
CENTRALE V. E. II
Digitized by Google



6
34-C
28
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
41 F
49

MEMOIRES
DE LA VIE
DE MADEMOISELLE
DELFOSSES.
OU
LE CHEVALIER
BALTAZARD.



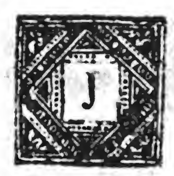
A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais,
sur le second Perron de la Ste Chapelle.

M. D C XCV

Avec Privilege du Roy.



LA VIE DE MADEMOISELLE DELFOSSES. OU LE CHEVALIER BALTAZARD.



E ne doute pas, Madame, que les bruits qui se sont répandus dans toute l'Europe à mon desavantage, n'ayent été jusqu'à vous; & comme on a tâché de me confondre avec une certaine Creature de Cologne, qui avoit pris ainsi que

moy le nom de Chevalier Baltazar, mais qui l'avoit autant décrié que j'ay essayé de le rendre illustre, je crains qu'on ne vous ait donné une étrange idée de ma personne & de ma conduite. Dans le déplorable Etat où la fortune m'a reduite, il ne me reste plus que l'estime des personnes distinguées par leur rang & par leur merite; j'ay un interest sensible de me la conserver. Les bontez que vous avez euës pour toute ma famille, m'engagent à une reconnoissance particuliere; & je dois pour mon interest me justifier auprés de vous, parce que vôtre protection est assez puissante pour faire taire mes ennemis; & qui osera noircir ma reputation, quand on sçaura que

vous eſtes convaincuë de mon innocence. C'eſt cette raiſon qui m'oblige d'écrire mon Hiſtoire ; je vais vous faire reſſouvenir, Madame, des choſes que vous avez peut-eſtre oubliées, & vous apprendre celles que vous ignorez, ou qui vous ont eſté rapportées d'une maniere entierement contraire à la verité.

Je ſuis, Madame, la malheureuſe fille du Baron Delfoſſes Capitaine d'une Compagnie de Cavalerie dans les Armées de Sa Majeſté Catolique. On luy faiſoit un accueil obligeant dans vôtre Maiſon, & vous l'avez ſouvent honnoré de vôtre confiance ; je ſuis perſuadée que pour l'amour de luy, vous vous intereſſerez dans le recit

que je veux vous faire de mes infortunes, & que vous en aurez quelque compaſſion. Ma mere mourut à Valenciennes en me mettant au monde ; & mon Pere eſtant alors obligé par la neceſſité de ſon Employ, d'eſtre ſouvent hors de ſa Maiſon, parceque la guerre duroit encore entre la France & l'Eſpagne, je demeuray entre les mains de ma Nourrice qui m'éleva juſqu'à l'âge de dix ans, je ſuçay avec le laict l'humeur martialle de cette femme, qui étoit d'un pays dont la guerre faiſoit depuis long-temps ſon theatre. Elle aimoit mieux me faire entendre une ſalve de Mouſqueterie, & les fanfares des Trompettes, mêlées au bruit des Tambours, que

l'harmonie des Violons. Elle m'aprit à faire des armes avec des bâtons, & à tirer un Pistolet, avant que j'eusse la force de le soûtenir. Elle me faisoit prendre quelquefois l'habit d'un de mes cousins, qui étoit à peu prés de mon âge; & je prenois tant de plaisir à m'en voir revêtuë, qu'un jour je m'éloignay insensiblement de ma demeure ordinaire sans sçavoir pourquoy. J'avois quelque chose, Madame, de si singulier dans mon déguisement, que le Prince de Mamines passant par hazard par la grande place, qui est comme vous sçavez au milieu de la Ville, & m'ayant aperçeu, eut la curiosité d'envoyer un de ses Pages me demander qui j'étois,

& par quelle avanture je me trouvois ſeule en cet endroit. Je pouvois avoir alors dix ou onze ans, & j'eus à cet âge aſſés de preſence d'eſprit pour luy cacher mon ſexe & mon veritable nom; je luy dis qu'on m'appelloit, LE CHEVALIER BALTAZAR; Que mon Pere eſtant venu à Valenciennes pour quelque affaire, m'y avoit emmené avec luy; qu'il m'avoit voulu donner le fouët, parceque je ne voulois pas étudier, & que je preferois l'exercice des armes à l'étude, ce qui m'avoit obligé à le quitter, & à ſortir de l'Hôtellerie où il logeoit. Le Page raporta ce que je luy avois dit à ſon Maître, qui s'aprochant de moy d'un air riant, me demanda ſi je voulois me don-

ner à luy, & eſtre ſon Page, à quoy je répondis, que j'acceptois avec joye l'honneur qu'il me faiſoit, & que j'eſſayerois de ſurmonter la foibleſſe de mon âge, pour executer avec exactitude les ordres qu'il me donneroit, afin qu'il n'eût pas ſujet de ſe repentir de s'eſtre chargé de ma perſonne. Il fut ſurpris de ma réponſe, qui n'étoit pas d'un enfant; & jugeant par elle de mon eſprit, il s'en fit une idée, qui ne me fut pas deſavantageuſe : Il commanda à ſon Eſcuyer d'avoir ſoin de moy, & s'en retourna chez luy; auſſi-toſt qu'il y fut arrivé, il me fit donner une houſſe & un juſte-au-corps de ſes livrées. Je demeuray dans le Palais du Prince ſans en vou-

loir ſortir, ſoit que je craigniſſe de m'égarer encore une fois, où plûtôt d'eſtre reconnuë par quelqu'un qui me ramenât chez mon Pere, ce qui m'auroit fort affligée, parceque j'avois déja fait de grands projets, fondez ſur mon déguiſement, & ſur cette premiere avanture. Mes allarmes ceſſerent bien-toſt, parceque mon nouveau Maître partit de Valenciennes pour aller en Hollande, & m'emmena avec luy.

Vous ſçavez, MADAME, que le Prince de Mamines eſt de la Maiſon d'Epinoy du côté de ſon Pere, & de celle de Naſſau du côté de ſa Mere, & par conſequent parent du Prince d'Orange. Comme la Princeſſe d'Orange la Doüai-

riere, sœur du Roy d'Angleterre, avoit beaucoup d'estime pour le Prince de Mamines, Elle voulut qu'il se trouvât au Mariage qu'elle alloit faire de la Princesse Marie sa fille avec le Duc de Simeren & luy manda de se rendre pour cette raison à la Haye; on vouloit m'envoyer avec l'équipage par batteau sur l'Escaut, & sur ces grands Canau, dont la plûpart des Provinces des Païs-bas sont coupées, dans la crainte que je ne pusse pas me tenir à cheval; mais je regarday cette proposition comme une injure, & ne voulus pas quitter mon Prince. Nous fîmes peu de sejour à la Haye, parceque la Princesse d'Orange se rendit avec toute sa Maison à

Cleves où se devoit faire la ceremonie du Mariage, & où l'Electeur & l'Electrice de Brandebourg devoient se trouver pour la même feste.

J'e vis tout le divertissement des nôces; la nouvelle Duchesse de Simeren dansa de si bonne grace qu'elle charma tout le monde, & l'Electrice de Brandebourg s'y fit admirer aussi. Lorsque je vis que l'heure de coucher la Mariée étoit venuë, oserais-je vous dire, MADAME, ce que je fis à l'exemple de ce fameux temeraire, qui sans penser au peril où il s'exposoit, entreprit de se rendre secret témoin des plaisirs que l'Hymen promettoit au Duc de Simeren. Je me cachay si bien sous le lict Nuptial, que personne ne m'aper-

ceut. Quand le Prince de Mamines se fut retiré dans son apartement il me trouva à dire ; il eut la bonté de demander plusieurs fois ce que j'étois devenuë , & parut même en avoir de l'inquietude. Le lendemain je dis à mon Maître où j'avois passé la nuict, & je luy fis une description pathetique de tout ce que j'avois veu & entendu , qu'il écouta avec un serieux , qui ne convenoit guéres à un recit burlesque. Il me demanda avec empressement , si la Duchesse avoit témoigné beaucoup d'amour à son Epoux , & me parut content lorsque je luy apris , qu'elle avoit reçû avec dédain toutes les caresses du Duc. Je ne fis pas d'abord reflexion sur la curio-

ſité de mon Maître, parce-que j'étois ſi remplie du plaiſir d'avoir bien réüſſi dans mon entrepriſe, que je ne penſois à autre choſe. Mais lorſque j'eus quitté mon Maître, tout ce qu'il m'avoit dit, & les queſtions qu'il m'avoit faites me revinrent dans l'eſprit, & je conclus qu'il eſtoit amoureux depuis long-temps de la Ducheſſe de Simeren, ou qu'il l'eſtoit devenu ſur mon recit. Vous vous demanderez peut-être à vous-même, MADAME, en liſant ma Lettre, où j'en avois tant apris : Si cela vous arrive, je vous prie de ſonger qu'on aprend plus de malice avec des Pages en deux mois, que de ſçience dans un College pendant dix ans.

Je ne ſçay ſi le P. D. M.

profita des lumieres que je luy avois données, & s'il trouva quelque occasion de se declarer; mais il ne put à mon sens pousser fort loin l'intrigue, puisque le Duc de Simeren s'en retourna peu de jours aprés dans ses Etats, & emmena avec luy la Princesse sa femme. Je ne doute pas que mon Maître n'eût souhaitté ardemment de les suivre; mais il fallut malgré luy qu'il reprit le chemin de la Haye, avec le Prince & la Princesse d'Orange. La seule chose qui put le consoler des chagrins de l'absence, fut que l'Electrice de Brandebourg, sœur aînée de la Duchesse de Simeren, & dont elle a beaucoup d'air, fit le voyage avec nous.

Je ne fus pas toûjours oc-

cupée aux affaires de mon Maître pendant le ſejour que nous fîmes à Cleves, j'y fis une conqueſte. Mademoiſelle de Vanderſon, fille d'honneur de l'Electrice, & une des plus belles perſonnes de cette Cour, conçût pour moy une veritable paſſion, & me la declara, ſans conſiderer qu'elle s'expoſoit à l'indiſcretion d'un enfant, & en même temps à la raillerie de toute la Cour, ſi ſa foibleſſe étoit connuë. A la premiere ouverture qu'elle m'en fit, je m'imaginay qu'elle plaiſantoit, ſçachant bien que ce n'étoit pas la diſette d'Amans qui luy faiſoit faire un ſi mauvais choix, & que les plus honneſtes gens de la Cour ſe feroient fait un tres-grand plaiſir d'en être aimez.

Dans cette penſée, je luy ré-
pondis d'un air enjoué ; Pen-
ſez-vous bien à ce que vous
me dites, & aurez-vous bien
aſſés de conſtance pour at-
tendre ſans vous impatienter,
que j'aye l'âge de répondre à
vôtre tendreſſe ? Je ſuis inca-
pable de changement, me ré-
pondit-elle d'un air paſſion-
né, & en me ſerrant la main,
j'eſpere que dans ce temps-là
ma paſſion loin de s'eſtre af-
foiblie, aura pris de nouvel-
les forces. Mais ſçavez-vous
bien repris-je en raillant, que
dans le ſiécle preſent un amour
de cinq ans eſt un amour tie-
de & ſans vivacité ? Je ſçay,
repliqua-t-elle, que la plûpart
des femmes ſont des coquet-
tes, qui ne ſongent qu'à en-
taſſer conquête ſur conquête;



quand vous connoistrez le fonds de mon cœur, vous verrez que ce n'est pas là mon caractere : J'ay peine à m'engager, mais quand je le suis une fois, je regarde le changement comme la plus grande de toutes les bassesses. Elle me découvrit ses Sentimens avec tant d'ingenuité, que je crûs qu'elle m'aimoit de bonne foy. Et comme dans dix ans je n'aurois pas esté plus en estat que je l'étois alors de répondre à sa tendresse, je ne balançay plus à m'engager dans une Intrigue où il n'y avoit rien à hazarder pour moy, & où au contraire je pouvois prendre des leçons pour me tirer des piéges de l'amour, quand je serois en âge d'en sentir les atteintes. Nous passâmes

paſsâmes tout l'hyver dans les plaiſirs que peut fournir la ſaiſon, le Prince & la Princeſſe d'Orange n'ayant rien oublié pour divertir Madame l'Electrice pendant le ſéjour qu'elle fit à la Haye.

La guerre étoit alors declarée entre l'Angleterre & les Etats. Et comme le Prince de Mamines eſtoit fort brave ; il voulut aller ſervir ſur la Flotte de Hollande. L'Amiral Ruyter le fit monter ſur ſon bord ; je fus auſſi du voyage, & je ne ſçaurois bien vous exprimer qu'elle fut la douleur de Mademoiſelle de Vanderſon à cette ſeparation. Elle enviſagea tous les dangers où j'allois m'expoſer dans une ſi grande jeuneſſe ; & ie ne doute point qu'elle n'eût voulu vo-

lontiers partager le peril avec moy, ſi elle eût pû le faire ſans ſe perdre de reputation. Ses pleurs ne pûrent me retenir, & je partis avec mon Maître, l'imagination remplie du plaiſir que j'allois goûter en voïant la guerre pour la premiere fois. Je ne donnay cependant aucune autre marque de mon courage, qu'en voyant ſans frayeur le feu du Canon, & en écoutant ſans changer de viſage le bruit de l'Artillerie. Pour mon Maître il donna des preuves de valeur inouiës; le Vaiſſeau de Ruither s'étant accroché avec l'Admiral d'Angleterre, que le Duc Dyorck montoit, le Prince de Mamines fit tous ſes efforts pour ſauter dans le Navire ennemy: Il fut bleſſé par le Duc, en vou-

lant tenter cette entreprise. Aprés ce Combat la Flotte revint à Scheveling, où nous debarquâmes pour retourner à la Haye. J'y trouvay encore Mademoiselle Vanderson; mais elle partit bien-tost aprés avec l'Electrice pour s'en retourner à Berlin. Elle pensa mourir d'affliction en me disant adieu, & ie ne pûs m'empécher de m'attendrir en la voyant monter en Caroſſe.

La paix ſe fit bien-tôt aprés avec l'Angleterre, & on ne ſongea plus à la Haye qu'à ſe divertir. Les rejoüiſſances furent augmentées par l'arrivée du Prince de Toſcane qui paſſa par là. Le Prince d'Orange s'efforça de le bien recevoir; & comme c'étoit dans le temps du Carnaval, il fit

preparer un Ballet, qui fut dansé en sa presence. Il y avoit une entrée de Dames, qui representoient les Nymphes du Rhin & de la Meuse: Madame de Zuillestein estoit une de ces Nymphes; c'est sans contredit, la plus belle femme de toute la Hollande, & qui a le meilleur air en dansant. Le Prince de Toscane la distingua aisément entre les autres, & la pria de se demasquer lorsque le Ballet finit. Il fut ébloüy de sa beauté; en effet elle a des yeux noirs, d'une vivacité surprenante, ses cheveux de la couleur de l'ébene, relevent la blancheur de son teint. Le Prince de Mamines qui estoit proche de Madame de Zuillestein quand elle se demasqua,

ne parut pas moins touché de l'éclat de ses charmes, que le Prince de Toscane; à la verité, mon Maître l'avoit déja veuë: Mais comme elle est d'ordinaire un peu languissante, l'émotion que luy avoit donné la Danse avoit ajoûté quelque chose à ses attraits ordinaires. Je m'apperçûs du trouble du Prince de Mamines, & je me doutay bien qu'il me prepareroit de nouveaux emplois: Aussi ne manqua-t'il pas dés le soir même de me parler de Madame de Zuillestein, & de me commander de m'informer comme elle étoit avec son mary, & si elle aimoit quelqu'un; il ne me fut pas difficile de luy donner les éclaircissemens qu'il souhaitoit. J'avois de grands accez



dans cette Maiſon, & en connoiſſois tous les Domeſtiques. Je menay au Cabaret ceux que je crûs les mieux inſtruits des affaires de la Dame ; & aprés les avoir fait boire ; j'en tiray tout ce que j'en voulois ſçavoir. J'appris d'eux que Monſieur de Zuilleſtein étant fort occupé aux affaires de la Republique, ne demeuroit guéres à la Maiſon, & que celuy qui paroiſſoit le plus aſſidu auprés de ſa femme, étoit le Comte de Vvaldeĸ favori du Prince d'Orange : mais on ne me pût dire ſi Madame de Zuilleſtein l'aimoit. Je fis de tout cela un fidelle raport au Prince de Mamines ; & dés le lendemain il alla rendre viſite à celle qui l'avoit charmé, il en fut fort

bien reçû, & connut qu'il y avoit de la part de la Dame, plus de politique que d'autre chose dans les complaisances qu'elle avoit pour le Comte de Vvaldek, parceque le Prince d'Orange ayant déja dix-huit ans, on étoit sur le point de luy conferer toutes les Charges de son Pere; & ainsi ceux qui cherchoient à faire fortune sous son apuy étoient bien aises d'avoir l'amitié de son Favori; & c'étoit par ordre de Monsieur de Zuillestein que sa femme faisoit bonne mine au Comte. Il n'en fut pas de même du Prince de Mamines; il se lia bien-tôt entr'eux une veritable intelligence. Et comme il étoit à craindre, que le Comte de Vvaldek qui étoit amoureux

de bonne foy, ne le découvrit, ils demeurêrent d'accord que mon Maître feindroit d'aimer Madame la Comtesse de Banthan qui étoit toûjours avec Madame de Zuillestein, & qui meritoit fort d'estre aimée. Cet artifice réüssit, & servit long-temps à tromper le Comte de Vvaldek. Quoique la Comtesse de Banthan eut connu dés les premiers soins que le Prince de Mamines commença de luy rendre, qu'ils n'étoient pas l'effet d'une veritable passion, neanmoins n'ayant point d'interests contraires, elle voulut bien servir de pretexte, & rendre ce bon office à Madame de Zuillestein, qui étoit sa bonne amie. Dans le temps que mon Maître & Madame de

de Zuellestein trompoient le Comte de Vvaldeck ; le Prince de Dannemark passa par la Haye en allant en France, vit la Comtesse de Banthan, & eut pour elle quelque attachement. Il prit ombrage des assiduitez du Prince de Mamines, & en témoigna quelque chose à la Comtesse : Elle eut la foiblesse de luy découvrir le secret de son amie, & de dire au Prince Danois que c'étoit à Madame de Zuillestein que mon Maître en vouloit, quoy qu'elle sçût bien que le Prince Georges ne feroit que peu de sejour en Hollande, & qu'elle dût estre persuadée qu il ne penseroit plus à elle dés qu il seroit parti de la Haye. C'est le foible de la plûpart des femmes pour s'as-

ſeurer une conqueſte qui leur peut faire honneur ; elles ſacrifient tout à cet intereſt. Soit que le Prince Georges voulut s'éclaircir ſi ce que la Comteſſe de Banthan luy avoit dit eſtoit veritable, ou qu'il eut deſſein d'engager le Comte de Vvaldek à le ſervir dans une negociation qu'il avoit à faire avec les Etats pour le Roy ſon frere ; il alla trouver le Comte de Zuilleſtein & luy apprit tout ce que la Comteſſe de Banthan luy avoit dit. Le Comte de Vvaldek en fit de grands reproches à Madame de Zuilleſtein, qui n'eût pas plûtoſt ſçeu que ſon amie l'avoit trahie, qu'elle fit dire ſous main au Comte de Banthan, que le Prince de Mamines avoit intelligence avec ſa fem-

me, & que pour amuser le Prince Georges qui luy avoit rendu quelques soins, elle luy avoit fait à croire que les assiduitez de mon Maître pour elle, cachoient une autre passion. Le Comte de Banthan étoit naturellement jaloux, & il en crut beaucoup plus qu'on ne luy en avoit dit. Il s'imagina que sa femme avoit eu des complaisances contraires à son devoir pour ces deux Princes, & resolut de rompre ce commerce en l'enlevant. Un jour l'ayant fait monter en Carrosse sous pretexte d'une promenade, il la mena à Sallemberg, & de là à Munster. Il n'avoit pû amener avec luy ses Enfans, il les envoya demander aux Etats. Le Comte de Vvaldex en fut averti; &

ſçachant que la Comteſſe n'étoit malheureuſe que pour l'avoir fait deſabuſer, il employa ſon credit dans l'aſſemblée des Etats, pour empêcher qu'on n'accordât au Comte ce qu'il demandoit, eſperant l'obliger en retenant ce gage, à ramener ſa femme à la Haye. Quoique la Comteſſe n'euſt aucune intrigue, qui dût luy faire deſirer de retourner en Hollande, elle ne laiſſa pas de regarder Munſter comme une priſon; parceque ſon mary luy avoit emmenée par un ſoupçon jaloux; & reſolvant d'en ſortir, il ne luy fut pas difficile d'en trouver les moyens, parce qu'elle eſtoit aymée de tous les Domeſtiques de ſon mary. Elle monta ſur un Cheval qu'on luy avoit

amené à une porte de la Ville, & gagna Deventer ſuivie d'une ſeule fille & d'un Eſcuyer. Dés qu'elle y fut arrivée, elle en donna avis au Comte de Vvaldek, & le pria de demander pour elle la protection des Etats, afin qu'elle ne fût plus en danger de retomber entre les mains de ſon jaloux, & qu'il la vengeât du Prince de Mamines, qu'elle regardoit comme la cauſe de toutes ſes infortunes. Le Comte de Vvaldek, qui n'aimoit preſque plus Madame de Zuilleſtein depuis qu'il la croyoit infidelle, reſolut de ſe donner à la Comteſſe de Banthan, & de faire ce qu'elle deſiroit de luy pour gagner ſon amitié. Il obtint un ordre des Etats pour la faire conduire à la Haye avec eſ-

corte : Il se battit avec mon Maître, qui le desarma aprés l'avoir blessé ; mais la Comtesse ne laissa pas de luy en tenir compte. Je ne sçay qu'elle suite eut cette Intrigue, parce que nous partîmes bientôt aprés de la Haye. Mon Maître sçachant que le Prince d'Orange estoit fort irrité contre luy à cause de ce combat, ne voulut plus demeurer en Hollande, n'y estant venu qu'à sa consideration : Il s'alla embarquer à la Brille pour passer en Danemark, avec des recommandations du Prince Georges pour le Roy son frere.

Cette navigation fut heureuse, & nous arrivâmes sans aucun accident à Copenhaguen. Je ne fus pas incommo-

dée de la Mer, & je me mocquay de mes Camarades qui avoient mal au cœur, & ne pouvoient manger. Lorſque nous eûmes débarqué, nous aprîmes que la Reine eſtoit à Dromagar, qui eſt une Maiſon Royale, à trois lieuës de la Ville, & qu'on y avoit preparé de grands divertiſſemens à cauſe du Mariage de la Princeſſe ſa fille avec le Duc de Holſtein. Nous montâmes à cheval pour y accompagner incognito le Roy qui devoit y aller coucher : Nous traversâmes un grand bois, au millieu duquel nous trouvâmes une Plaine, dans laquelle la Reine eſtoit à cheval avec toutes les Dames de la Cour, vêtuës de blanc en Nymphes, le javelot à la main, & le Cor au côté, pendant à

une écharpe de point d'Espagne. Aussi-tôt que le Roy parut, elles formerent un Cercle, dans lequel on lâcha un Cerf, qui fut en même temps poursuivi par plusieurs meutes: Il estoit déja aux abois, quand les Dames parurent effrayées à la vuë de six hommes habillez en Satires, qui sortirent du bois, & coururent aprés elles. C'étoit neanmoins une chose concertée, & un signal dont on étoit convenu, pour leur marquer qu'il falloit remonter dans leurs Chariots: Ils étoient découverts, & garnis d étoffes fort riches: & chacun ne pouvoit tenir qu'une personne dans le fonds, & un jeune garçon vêtu en amour sur le Siége pour conduire les Chevaux. Aprés que

les Dames eurent pris leur place, & qu'autant de Cavaliers se furent aprochez d'elles pour les entretenir en marchant, on reprit le chemin de Dromagar au bruit des Trompettes & des Hauts-bois. Mon Maître se trouva auprés du Chariot de Madame Bielke, qui étoit une des plus belles femmes de cette Cour, & dont le Mary tenoit un rang considerable : Il eut conversation avec elle, quoy qu'il ne sçeut pas la langue Danoise; ils parloient tous deux fort bien l'Allemand; & il luy donna la main pour descendre, quand elle fut arrivée au Château. Aprés avoir traversé une grande Cour, nous entrâmes dans un Parc, où il y avoit plusieurs Terrasses les unes sur

les autres. Dés que le Roy parut, il s'éleva tout d'un coup plus de ſoixante jets d'eau, qui tombans dans des Coquilles de bronze, formoient de tres-belles Nappes & des Caſcades à perte de veuë. Quoy que cet objet fut fort agreable, ce ne fut pas ce qui nous donna plus d'admiration: Nous aprîmes avec ſurpriſe, que toutes ces Fontaines avoient eſté faites en huit jours, & qu'auparavant il n'y en avoit aucunes. Quand nous fûmes au pied de la Caſcade, nous entrâmes dans un Cabinet de verdure, qui nous conduiſit par une Gallerie faite d'arbres entrelaſſez à un grand Salon où le ſoupé étoit preparé; & nous remarquâmes pluſieurs autres Galleries

terminées par de ſemblables Cabinets, qui aboutiſſoient tous à ce même Salon. L'eau s'élevoit en dôme; & ce dôme étoit ſoûtenu par des Pilliers de verdure entre leſquels il y avoit des ouvertures ſemblables à des fenêtres, auſquelles étoient ſuſpendus deux rangs de flambeaux; & du chapiteau ſortoit un gros jet d'eau, qui ſe répandant tout autour dans pluſieurs petits baſſins les uns au deſſus des autres, formoit de petites Caſcades fort agreables. Le ſouper eſtoit ſervi ſur une table en demy-cercle, autour de laquelle la Famille Royale prit ſa place avec les principaux Officiers de la Couronne. Il ne reſta dans le Salon pour les ſervir que trois Da-

mes d'honneur, & les filles de la Reine & des Princeſſes avec les habits de chaſſe, dont je vous ay déja parlé. Comme M. Bielke avoit une des principales charges de la Cour, ſa femme ſe mit à table; & mon Maître qui n'avoit pas voulu ſe faire connoiſtre, n'ayant pas encore ſalué le Roy, fut contraint de s'en ſeparer. Il alla ſouper dans un des Cabinets, y ayant des tables dans chacun pour les Courtiſans & les Eſtrangers qui s'étoient trouvez à cette feſte. Toutes ces tables furent ſervies avec profuſion; & la bonne chere fut accompagnée de concerts & divertiſſemens. Ces Cabinets avoient des feneſtres qui répondoient ſur une grande ruë. A l'iſſuë du repas nous

vîmes par ces ouvertures une Isle flotante, qui s'arresta devant leurs Majestez Danoises pour leur donner le divertissement d'un Balet, qui y fut dansé à la clarté de plusieurs flambeaux. A peine le Balet fut il achevé, qu'on vit l'Isle environnée de trois Galeres remplies d'artifices, qui luy donnerent moyen de se retirer sans qu'on s'en apperçût, pendant qu'on estoit occupé à voir les fusées. Pendant qu'elles faisoient leur effet de ce côté-là, on mit le feu à vingt-deux Piramides remplies d'artifices, placées le long de la plus haute Terrasse entre les jets d'eau; ce qui obligea la Compagnie à tourner la veuë de ce côté-là. Aprés cela leurs Majestez

Danoiſes furent conduites au bruit des Trompettes & des Timballes, dans une grande ſalle entourée de Mi oirs & fort bien éclairée, où l'on commença le Bal. Aprés qu'on eut danſé quelque temps, on vit entrer deux troupes de Maſques qu'on diſtinguoit par des écharpes qu'ils avoient ſur leurs têtes, dont les unes êtoient de moëre couleur de feu avec des dentelles d'argent; & les autres de moëre blanche avec des dentelles d'or : C'étoient les principales Dames de la Cour qui s'étoient déguiſées ainſi, & qui ſe mêlerent avec le reſte de la compagnie. Le divertiſſement finit par une ſuperbe collation, accompagnée de toutes ſortes de liqueurs.

Aprés que mon Maître eut salüé le Roy, de qui il fut fort bien reçû ; il alla rendre visite à Madame Bielke, qui luy fit beaucoup d'honnestetez : Mais elle témoigna une grande reserve. Mon Maître qui n'étoit pas novice en amour, l'observa pendant plusieurs jours ; & ne voyant paroître aucun Amant, il attribuoit son indifference à la froideur du climat. Neantmoins pour en estre plus asſûré, il me donna la commission de découvrir ce qui avoit échapé à sa penetration. Je n'eus pas plûtôt reçû ses ordres, que je me mis sur les voyes, & je fis si bien la ronde la nuit & le jour, que j'apris que le Baron d'Ulefeld premier Ministre du Roy de Da-

nemark, la visitoit presque tous les jours quand tout le monde étoit retiré, & passoit chez elle une partie de la nuit. J'allay incontinent rendre compte à mon Maître de mes découvertes, & il me parut fort affligé d'avoir un si dangereux Rival, n'y ayant pas d'aparence que pendant le peu de séjour qu'il avoit à faire dans cette Cour, il pût suplanter un homme de ce rang; & il n'y auroit pas même eu trop de seureté pour un étranger de l'entreprendre. Cependant la fortune fit pour le Prince de Mamines, ce qu'il n'osoit se promettre de son merite & de son adresse.

Federic III. Roy de Danemark mourut, & Chrêstien V. son Successeur n'eut pas

pas les mêmes ſentimens pour le Baron d'Ulefeld, qu'avoit eu Federic, & choiſit un autre premier Miniſtre. Dés que la fortune eut commencé de tourner le dos au Baron, Madame de Bielke vit en luy tous les défauts que la faveur & le rang où il étoit luy avoient cachez : Elle le trouva vieux & dégoûtant ; & dés qu'elle n'eut plus de graces à luy demander, ſa converſation luy parut fade & languiſſante. Dés qu'elle ſe fut fait cette idée du malheureux Ulefeld, elle ouvrit les yeux à la bonne mine & à l'air galand de mon Maiſtre : Elle luy fit un acuëil plus favorable qu'elle ne luy avoit fait à ſes premieres viſites ; & ſelon toutes les apparences elle n'auroit

pas défendu long-temps son cœur, si la fortune n'eut suscité à mon Maître un Rival beaucoup plus dangereux que le premier. Le Roy ayant eu une conversation avec Madame de Bielke sur une affaire dont il avoit chargé son Mary, il trouva tant de solidité dans l'esprit de cette Dame, & d'ailleurs tant de feu lors qu'il la mit sur des matieres plus enjoüées, qu'il en fut charmé; & depuis il prit une si grande confiance en elle, qu'il ne faisoit rien d'important sans la consulter. Il la trouva fort instruite des interests de l'Etat, parceque le Baron d'Ulefeld, qui avoit connu son discernement, l'en avoit souvent instruite; & comme le Roy étoit encore

jeune, & peu inſtruit des affres de ſon Royaume, il fut bien aiſe d'aprendre en ſe divertiſſant, ce qu'il étoit obligé de ſçavoir. Ainſi l'on peut dire qu'il fit de Madame de Bielke en même temps ſon premier Miniſtre & ſa Maîtreſſe. Vous jugez bien, Madame, que depuis qu'elle ſe vit en ce poſte, elle n'eut plus d'heures à donner à mon Maître : Il ne s'empreſſa pas même à luy en demander ; de peur que le Roy ne le trouvât mauvais ; & comme il ne pouvoit trouver en toute la Cour une femme qui le recompensât de la perte qu'il avoit faite, il jugea à propos de changer de climat pour diſſiper ſon chagrin. Il prit congé du Roy, & partit enſuite

de Copenhaguen pour passer en Suede. Je ne vous entretiendray pas des particularitez de nôtre voyage ; je vous diray seulement, que comme c'étoit dans la belle Saison, nous arrivâmes dans peu de jours à Stokolm, & tout à propos pour voir donner au Roy l'ordre de la Jartiére par le Comte de Carlille Ambassadeur d'Angleterre. Cette Ceremonie fut suivie d'un grand souper, que la Reine Mere donna au Roy son fils, & à l'Ambassadeur : Toutes les Dames de la Cour y furent conviées, ce qui nous donna occasion de les voir. Je dis nous, parceque mon Maître vouloit toûjours que je fusse auprés de luy dans les spectacles & dans les Cere-

monies publiques. On nous fit remarquer Mademoiſelle Bannier fille d'honneur de la Reine mere, qui avoit penſé coûter la vie au Comte de Koniſgmark pour avoir eû avec elle des converſations nocturnes dans le Palais, dans leſquelles on croyoit qu'il avoit perdu le reſpect dû à la Maiſon Royale; mais leur innocence fut connuë, ce qui ſauva l'honneur à la fille, & la vie au Cavallier. Mon Maître rendit quelques ſoins à Mademoiſelle Bannier; mais ils furent infructueux, parceque ſon avanture avec le Comte de Koniſgmark cauſe qu'elle ſe tint terriblement ſur ſes gardes.

Nous fîmes peu de ſéjour en cette Cour, parceque mon Maître vouloit voir le Cou-

ronnement de Michel Coribut Vvinovvifki Roy de Pologne : mais nous arrivâmes trop tard à Varsovie ; Nous assistâmes à une autre Ceremonie, qui ne fut pas moins agreable : Ce fut le Mariage de ce Prince avec la sœur de l'Empereur. L'Archevêque de Gnene, Primat du Royaume, leur donna la benediction dans la principale Eglise de cette Ville, en presence de tous les Pallatins, & de leurs femmes. On ne pouvoit rien voir de plus magnifique ; & les Dames me parurent fort jolies avec leurs bonnets fourez, & les queuës de Martre qu'elles ont autour du col comme une espece de fraise. La Reine avoit mené avec elle quelques filles de qualité Allemandes, qui

étoient fort agreables ; & entr'autres Mademoiselle de Staremberg , niéce de celuy qui a si bien défendu Vienne. Comme elles n'entendoient pas encore la langue Polonoise, elles étoient bien aises de s'entretenir avec mon Maître, qui parloit fort bien l'Allemand. Il s'attacha principalement auprés de Mademoiselle de Staremberg qui étoit fort enjoüée ; & qui luy fit connoître en plusieurs occasions, qu'elle seroit fort aise de l'avoir pour Mary ; mais mon Maître n'étoit pas d'humeur à s'engager si-tôt ; il ne songeoit qu'à se faire quelque amusement dans ses voyages,

Le Prince de Mamines voulant aller à la Cour Imperiale , qui étoit le principal

objet de ſa curioſité à cauſe des liaiſons qu'elle a avec le Roy Catholique, prit congé de leurs Majeſtez Polonoiſes, & marcha vers la Hongrie, pour entrer de là en Autriche. Il avoit ſouvent oüy parler de Moncaz, comme d'une des meilleures Places de l'Europe; il eut envie d'en voir les fortifications. Nous y paſsâmes, & fûmes fort bien reçûs du Prince & de la Princeſſe Ragotcki à qui elle appartenoit. La Princeſſe êtoit extremement affligée de la mort du Comte de Serin, qui venoit d'avoir la tête tranchée, pour avoir trempé dans une conſpiration contre l'Empereur: Elle a l'humeur guerriére, comme on l'a pû connoître par la défenſe de cette Place;

Place ; dans laquelle elle a de
ıos jours soûtenu un Siége de
ırés de deux ans. Elle trouva
n moy quelque chose qui luy
lût ; elle souhaita que je fusse
son service, & me demanda
mon Maître , qui ne vou-
ınt pas me perdre , s'en excu-
ı civilement. La Princesse ne
ıy en sçût pas mauvais gré :
ıais au moins elle voulut m'a-
oir toûjours auprés d'elle
endant tout le temps que
ous demeurâmes à Mont-
atz , ce que le Prince de Ma-
ıines ne put luy refuser. Cet-
e marque de distinction m'at-
ra une avanture assez plai-
nte. Un homme de bonne
ıine , mais qui prenoit grand
ın de se cacher le visage, me
ra à part , & me demanda si
voulois bien me charger de

E

rendre un Billet à la Princesse, & qu'il me donneroit un beau Diamant qu'il avoit au doigt. Je ne fais rien par interest luy dis-je d'un air dédaigneux, & tout par generosité : S'il s'agit de quelque chose pour le service de la Princesse, soyez asûré qu'on m'arrachera plûtôt la vie que mon secret : mais si c'est quelque affaire contre son honneur ou ses interests, bien loin de m'en charger, j'iray l'en avertir afin qu'on vous fasse arrester. Cet homme fut étonné de voir sortir une réponse si fiére de la bouche d'un garçon de mon âge ; neanmoins me jugeant propre à seconder ses desseins, il s'ouvrit à moy, & me dit : Puisque vous avez tant d'esprit, il ne vous faut

point de Billet : Aprenez ſeulement à la Princeſſe, que vous avez trouvé le Comte Tekeli ; Qu'il n'eſt pas moins touché qu'elle de la mort du Comte ſon Mary ; & que ſi elle veut me donner une audience particuliere, je luy feray ſçavoir les moyens dont je me veux ſervir pour la venger. Si j'étois né ſujet de Sa Majeſté Imperiale, repartis-je, je ne me chargerois pas d'une ſemblable Commiſſion : mais comme je ſuis Eſtranger en ce pays-cy, je vous promets d'informer la Princeſſe de nôtre converſation, & de vous apporter ſa réponſe ſi elle me le commande, au lieu que vous me marquerez. Nous convînmes d'un rendez-vous avec le Comte Tekeli ; aprés

quoy je le quittay pour retourner au Château. Je rendis compte à la Princesse de ce qui venoit de m'arriver, & elle en parut surprise : Elle garda quelque temps le silence ; & ensuite m'ordonna d'aller avertir le Comte, que je l'introduirois dans son appartement le soir quand tout le monde seroit retiré, par un Escalier dérobé qui y répondoit ; ce que je fis à l'instant, & demeuray d'acord avec luy du lieu où je le trouverois. Je ne manquay pas de l'aller prendre à l'heure marquée, & le fis entrer sans que personne le vit. Il resta seul avec la Princesse pendant deux heures, & je fis toûjours sentinelle à la porte. Ce fut apparemment dans cette conversation

où ils firent le plan de cette revolte qui éclatta bien-tost aprés, qui a attiré les Turcs en Hongrie, & qui subsiste encore. Quand leur entretien fut achevé, la Princesse m'appella, & je fis sortir le Comte aussi heureusement que je l'avois fait entrer : Il monta à cheval le lendemain dés que les portes furent ouvertes, & n'a pas paru depuis dans Monkatz. Il me pressa fort d'accepter le Diamant qu'il m'avoit offert la premiere fois: mais je ne voulus point le prendre. J'ay si bien gardé son secret, que personne ne l'a jamais sçeu; pas même le Prince de Mamines. Nous partîmes peu de jours aprés de Monkatz, à mon grand déplaisir, parceque je me plaisois fort

auprés de la Princesse. Nous étions déja arrivez sur les frontiéres d'Autriche, quand mon Maître reçût une Lettre du Prince de Rache son parent, qui luy mandoit de le venir trouver en Italie pour une affaire importante. Nous changeâmes incontinent nôtre route, & tournâmes nos pas vers Insprux, d'où nous allâmes à Trente, & entrâmes ensuite dans l'Estat de Terre-ferme des Venitiens. Nous trouvâmes le Prince de Rache à Padouë, où il eut un entretien particulier avec mon Maître. Ensuite sans nous arrester nous allâmes à Venise. Ce fut là que nous aprimes que le Prince de Rache s'étoit engagé avec le Senat, à conduire une entreprise sur

Candie, où les Grecs étoient ſur le point de ſe revolter contre les Turcs, pourveu que ceux-là euſſent du ſecours. Pour l'execution de ce deſſein le Prince de Rache & mon Maître s'embarquerent ſur deux Fregattes legeres, dont l'une portoit le Pavillon de S. Marc, & l'autre celuy de France : Elles portoient des Marchandiſes propres à débiter en Candie, & l'on avoit caché deſſous des Armes pour armer deux mille hommes ; & chaque Capitaine avoit ſur ſon Bord deux cens hommes bien reſolus de differentes Nations. Le Prince de Rache partit le premier ; & mon Maître luy promit de le venir joindre à Candie dans quinze jours. Nous fîmes heu-

reuſement le Trajet, & nous obtînmes la permiſſion d'entrer dans le Port. Il n'y avoit que deux jours que le Prince de Rache y eſtoit arrivé, parce qu'il avoit eû le vent contraire ; & ainſi il n'avoit pas encore eû le loiſir de voir ceux pour qui il avoit des Lettres de Créance. Comme luy & mon Maître paſſoient pour des Negocians, ils obtinrent la permiſſion de vendre leurs marchandiſes. Ils chercherent enſuite ceux qui avoient le ſecret de cette affaire, & les trouverent fort refroidis. Ils nous amuſerent pendant plus de dix jours ; & enfin propoſerent de ſi grandes difficultez, qu'on les jugea inſurmontables ; ainſi il fallut s'en retourner ſans rien faire. Nous

étions logez chez un riche Marchand, qui n'avoit qu'une fille unique fort aimable. Elle me témoigna le chagrin qu'elle avoit de demeurer dans un pays possedé par les Turcs, & m'engagea à l'enlever, ce que je fis sans en parler à mon Maître. Nous fîmes peu de sejour à Venise; & y ayant trouvé un Vaisseau Hollandois, nous nous y embarquâmes; aprés avoir essuyé une furieuse tempeste nous allâmes moüiller à Middelbourg, où nous descendîmes, & allâmes par terre à la Haye, sur l'avis qu'on donna à mon Maître, que le Roy tres-Chrêtien avoit conquis dans une seule Campagne, la moitié des Provinces unies.

Un de mes Camarades avec

qui j'eus querelle, découvrit au Prince de Mamines l'enlevement de la Grecque ; il en fut fort en colere contre moy, & voulut me faire donner le foüet par son Escuyer, ce que je ne fus pas d'avis de souffrir, de peur qu'on ne connût mon sexe ; outre qu'ayant déja dix-huit ans je me sentois assés de forces pour commencer le mestier des armes ; je mis la Grecque chez une bonne femme veuve avec qui j'avois fait connoissance, & fis entendre à la Grecque la necessité de cette separation, promettant de la faire venir auprés de moy aussi-tôt que j'aurois un établissement. Elle me donna une partie des Pierreries qu'elle avoit apportées de son païs ; & ayant trouvé moyen de

m'échaper ſans qu'on s'en apperçût ; je gagnay, tantôt à pied, tantôt à cheval, Courtray qui eſtoit alors aux François. Mais je ne ſonge pas que ma Lettre eſt déja aſſez longue, & qu'elle pourroit vous ennuyer. Je continuëray mon recit une autre fois, en attendant, MADAME, je ſuis avec une fidelité inviolable,

Vôtre tres-humble, & tres-obéïſſante ſervante,

Madelaine DELFOSSES.

JE puis dire, MADAME, que je vous ay fait jusques icy plûtôt l'Histoire du Prince de Mamines que la mienne ; puis qu'êtant à son service, j'étois obligée à suivre sa fortune. Mais à present je vais vous apprendre comment je commençay à mettre en pratique les leçons que ma Nourice m'avoit données ; & comment je m'engageay dans le mêtier de la Guerre. Ce fut à Courtray que je resolus de prendre parti ; & je choisis le Regiment de Stouppe préferablement à tout autre, parceque je jugeay que les Suisses, qu'on n'accuse pas d'une grande penetration, seroient moins capables que les François de découvrir mon sexe. Je me mis Cadet dans la Colonelle, &

en donnay avis incontinent à ma Grecque, qui fut entierement ſurpriſe d'aprendre ma reſolution. Comm'elle avoit peu d'experience du monde, elle confondit la qualité de Cadet avec celle de ſimple ſoldat ; & eut tant de confuſion, qu'une perſonne à qui elle avoit donné ſon cœur, & pour qui elle avoit quitté ſa Patrie, ſe fût reduite à porter le mouſquet, qu'elle partit incontinent pour me venir trouver. Je fus extrêmement ſurpriſe quand je l'entendis m'accabler de reproches. Elle me dit qu'elle ne pouvoit ſouffrir que je demeuraſſe dans un employ ſi bas ; Qu'elle alloit de ce pas demander mon Congé à Monſieur Stouppe ; & que puiſque les Charges de la Mai-

cer le blocus ; & le lendemain le Comte de Lorges continua d'investir la Place en deça de la même Riviere. Le 8. de Juin 1673. on commença de travailler aux lignes de Circonvalation. Le 10. le Roy arriva au camp ; & ce fut là que je vis pour la premiere fois, ce grand Monarque qui fait l'admiration de toute l'Europe. Quoique j'en eusse oüy dire de grandes choses dans toutes les Cours où j'avois été ; je le trouvay encore bien au dessus de ce que j'en avois oüy dire, & de ce que je m'en étois imaginé. Le 15. nôtre Regiment monta la Garde à la Tranchée ; les Assiegez y firent une sortie avec trois cens Grenadiers, qui firent d'abord un grand fracas ; mais ils furent ensuite repoussez vigoureu-

goureuſement , & contraints
le ſe retirer avec précipita-
ion. Je fis aſſez bien en cet-
e occaſion ; & l'Officier qui
nous commandoit fut content
le moy. En ſortant de la
Tranchée on détacha noſtre
Enſeigne Colonel avec cin-
quante hommes de nôtre Re-
giment , & autant de Greder
pour aller attaquer un Mou-
n ſur le bord de la Meuſe,
rés la porte de Nôtre-Da-
ne à la veuë de la Contreſcar-
e, où les ennemis avoient jet-
é vingt-cinq hommes, com-
nandez par un Lieutenant du
Regiment de Greder , pour
ous empeſcher d'approcher
'une Digue qui retenoit l'eau
u petit ruiſſeau qui ſe jette
ans la Meuſe. Les ennemis
rent d'abord ſemblant de ſe

vouloir deffendre : Mais se voyans pressez chaudement, ils se rendirent à discretion. J'étois de ce détachement ; & je reconnus ce Lieutenant, pour avoir esté Page du Prince de Mamines, & le même qui avoit esté cause de ma fuite. Je priay nostre Commandant de trouver bon que je m'en chargeasse, ce qu'il m'accorda sans peine. Ce Lieutenant fut surpris lors qu'il me vit le Maître de sa destinée, & crût que je m'allois venger de la piéce qu'il m'avoit joüée ; mais je le rassûray, & luy dis, que bien loin d'en conserver aucun ressentiment, je luy rendrois tous les bons Offices qui dépendroient de moy. Quoique je ne fusse que Cadet, j'avois une

'ente, un Bidet pour me
nonter, & un Valet pour me
ervir. Le ſoir je ceday mon
ct à mon priſonnier, il eut
'abord quelque peine à l'ac-
epter: Il me pria au moins de
oucher avec luy, ce que je
'eus garde de faire de peur
u'il ne connût mon ſexe. Le
endemain il me dit, que s'il
voit encore quatre piſtoles,
pouroiit payer ſa rançon;
les luy preſtai ſur le champ;
il recouvra ſa liberté par ce
noyen; à condition toute-
ois qu'il ne reviendroit pas
ans la Place. Je partis pour
ler retrouver le Prince de
amines à la Haye; & je me
rvis de cette occaſion pour
crire à ce Prince, envers qui
m'excuſay de ce que j'étois
arti ſans en prendre congé,

luy protestant que je ne perdrois aucune occasion de luy marquer ma reconnoissance. Le Gouverneur de Mastric capitula le dernier de Juin ; & les Troupes du Roy y entrerent le premier Juillet. Le Gouvernement de cette Place fut donné au Comte d'Estrades, & on y laissa nostre Regiment en Garnison. Nous y demeurâmes tout l'hyver, & une partie du Printemps, pendant que le Roy se rendit Maître en deux mois de toute la Franche-Comté. Sur la fin de May nous en sortîmes pour aller joindre l'Armée, commandée par Monsieur le Prince de Condé, laquelle étoit déja de prés de quarante mille hommes. Je me trouvay à la Bataille de Senef. Nostre Re-

giment eſtoit à la ſeconde ligne, où le Comte de Saux, & le Marquis de Villeroy Maréchaux de Camp commandoient l'Infanterie. Nous ſoûtînmes pendant plus d'une heure le choc du Regiment de Vaudemont de la Cavallerie, & des Gardes du Prince d'Orange: ceux-cy ſe firent preſque tous tailler en pieces Je reconnus le Prince de Mamines qui combattoit à leur teſte; un de nos Soldats l'alloit percer d'un coup de pique par derriere; je paray le coup, & luy donnay moyen de ſe dégager, & de prendre une autre route. Je ne ſçay s'il me reconnut: mais en ſe retirant il me ſalüa de ſon chapeau. Aprés la Bataille l'Armée ſe ſepara. Le Marquis de Chamilly alla avec une

partie des Troupes au ſecours de Grave, que Rabehaut avoit aſſiegé ; & le Prince de Condé marcha vers Oudenarde, & obligea les Alliez qui l'avoient inveſti à ſe retirer. Nous eſtions du principal Corps. Au commencement de l'Hyver, on nous mit en quartier dans Charleroy.

L'année ſuivante le Colonel d'Erlac me demanda à Monſieur Stouppe, qui ne pût me refuſer quoy qu'il fut fort content de moy. Mon nouveau Colonel me fit Maréchal des Logis dans la Compagnie Colonelle de ſon Regiment de Cavallerie, qui eſtoit en garniſon dans Dunkerque, & j'y demeuray juſqu'à l'entrée de la Campagne. J'y fis aſſez bien mon compte : Il y avoit

lans cette place quantité l'Officiers qui avoient beau-:oup d'argent, & aimoient e jeu. Il ſuffit d'avoir eſté Pa-;e pour en ſçavoir toutes les uſes ; je gagnay en quinze ours de quoy me mettre en :quipage. Je receus des Let-res de ma Grecque, par leſ-quelles cette genereuſe fille ne felicitoit ſur ma nouvelle ignité, & m'offroit ſa bour-:. Je l'en remerciay, & luy nanday que mon addreſſe y voit ſuppleé. Noſtre Regi-nent eut ordre d'aller joindre : Marquis de Rochefort, qui evoit inveſtir Luxembourg ; Jous paſsâmes la riviere d'Ou-ne, & nous nous ſaisîmes des venuës. Nous fûmes enſui-: commandez pour attaquer Château de Franchimont,

que nous primes avec beaucoup de vigueur. Le Comte de Magaloti amena quelques jours aprés l'Infanterie avec le Canon. Le Prince de Condé y vint encore avec quelques Escadrons, aprés quoy on ouvrit la tranchée. Ce Prince qui avoit appris que le Prince d'Orange assembloit quelques troupes pour le secours de cette Place, alla joindre l'armée du Roy : Il laissa la conduite du Siege au Duc d'Anguien son fils. La Ville capitula bien-tôt aprés, & le Prince d'Orange se retira n'ozant hazarder le Combat. Nous passâmes le reste de la Campagne à ruiner le Plat-pays ; aprés quoy nous entrâmes en quartier.

Je me trouvay la Campagne

gne ſuivante au ſiége de Condé & de Bouchain ,où je me fis connoître par quelques actions de valeur , & par ma dépenſe. Comme j'étois aſſez heureuſe au jeu , je ne manquois jamais d'argent ; & je joüois avec les plus grands Seigneurs. Je fus bleſſée au Siége d'Aire ; ce qui m'empêcha d'aller avec nôtre Regiment au ſecours de Maſtrik que le Prince d'Orange avoit aſſiegé. Je demeuray à Aire juſqu'à ce que je fuſſe guerie, & j'allay joindre nôtre Regiment, qui avoit eſté mis en garniſon à Bouchain. Je ne vous dis rien de mes divertiſſemens du quartier d'hyver, parceque le jeu faiſoit ma principale occupation,&que

je ne pouvois donner mon temps à la Galanterie.

Au retour du Printemps, nôtre Regiment fut d'abord de l'Armée du Roy, & je me trouvay à la prise de Valenciennes. Quelques-uns de nos Cavaliers entrerent dans une Maison où il y avoit trois filles fort bien faites: Ils y faisoient de grands desordres, & j'y arrivay dans le temps qu'ils vouloient faire violence à ces jeunes personnes. Je mis l'épée à la main, & je chargeay les plus emportez, pour les obliger à se retirer; ils avoient assez de respect pour moy, parce que j'étois liberal, & que j'étois assez estimée de tous les Officiers Generaux: Les

Cavaliers me demanderent pardon, & ſortirent. Ces filles me remercierent, & me prierent d'accepter leur maiſon pour mon logement, afin de les garantir de quelque nouvel outrage ; ce que je leur accordai volontiers. Dans la ſuitte de la converſation je reconnus qu'elles étoient mes parentes ; mais je ne fis pas ſemblant de m'en être apperçûë. Je leur demanday des nouvelles du Baron Delfoſſes, & elles me répondirent qu'il étoit mort de déplaiſir d'avoir perdu ſa fille unique, dont il n'avoit eû aucune nouvelle depuis qu'elle étoit ſortie de ſa Maiſon habillée en homme. Cette nouvelle me toucha, &

m'arracha quelques larmes que j'essayay de leur cacher. Je m'informay de mon bien, & j'apris que ce petit Cousin, dont j'avois pris l'habit, s'en êtoit mis en possession, comme estant le plus proche heritier. J'aurois pû m'en faire faire raison, le Roy estant Maître de la Place : Mais comme je ne le pouvois faire sans découvrir mon sexe, & que ie craignois qu'on ne m'obligeât à quitter l'habit que je portois & la profession que j'avois embrassée ; je remis la chose à un autre temps. L'aînée de ces trois filles qui prenoit soin de la Maison, la Mere étant retenuë au lict depuis longtemps par une maladie de

langueur, m'offrit une somme considerable, que je refusay; & la plus jeune des trois voulut me recompenser par un autre endroit de l'honneur que je luy avois conservé: Elle me dit, que si je voulois l'épouser, elle esperoit en obtenir aisément l'aveu de sa Mere, & qu'elle avoit assez de bien à esperer pour faire ma fortune: mais je luy fermay la bouche, en luy disant que j'étois trop jeune pour songer à me marier, & que j'avois plus besoin d'acquerir de la reputation que des richesses. Elle se mit à pleurer, quand elle m'entendit parler ainsi, & me dit des choses si touchantes, que je fus fâchée

de n'être pas homme pour être en estat de répondre à sa tendresse. Comme elle ignoroit l'obstacle invincible qui se trouvoit à sa satisfaction, elle me tourmentoit à toute heure, & je ne sçavois plus que luy répondre. Je fus enfin délivrée de ses empressemens par l'ordre que nôtre Regiment reçût d'aller joindre l'Armée de Monsieur le Duc d'Orleans devant Saint Omer. Nous y allâmes ; & je me trouvay à la Bataille de Cassel, dont je ne vous rapporteray pas les particularitez, puisqu'elles sont sceuës de tout le monde. J'allay ensuite au siége de Saint Guilain ; & aprés la prise de cette Place j'en-

ray en quartier d'hyver dans
Condé. Monsieur de la Le-
vretiere en estoit alors Gou-
verneur. Et comme Madame
sa femme aimoit fort le jeu,
c'étoit le rendez-vous ordi-
naire de la pluspart des Of-
ficiers de la Garnison, & je
ne m'y rendois pas des der-
niers, parceque le jeu étoit
mon occupation ordinaire
quand on estoit arresté en
quelque endroit. J'y vis un
Dragon qui paroissoit être
assez bien avec Madame de
la Levretiere, ce qui me sur-
prit; j'en demanday le nom,
& on me dit que c'étoit un
autre Chevalier Baltazar, &
que quelque brave que je
fusse il me donneroit mon
reste. De la maniere qu'on

me fit cette plaiſanterie, je compris bien qu'il y avoit quelque myſtere caché là-deſſous; j'en voulus avoir l'éclairciſſement; & on m'aprit que c'étoit une fille de Cologne, qui avoit pris les armes avec deux de ſes Compagnes, qui avoient bien tôt quitté un Meſtier ſi penible, & qu'elle avoit ſeule perſiſté dans ſa premiere reſolution. On me fit entendre enſuite qu'elle ſe ſignaloit plus ſouvent dans les ruelles que dans le Champ de Mars, & qu'il ne tiendroit qu'à moy d'éprouver ſa valeur. Ce diſcours m'auroit peut eſtre fait rire ſi je n'y avois pas eſté intereſſée: Mais je compris d'abord quon ne manqueroit pas de me confondre avec

;ette creature, & que cela
eroit tort à ma reputation.
Le lendemain quelques Offi-
iers me vinrent voir & me
'amenerent: Ils la laisserent
:nsuite seule avec moy,
royant me faire plaisir; lors
qu'ils furent sortis, je dis à
;ette fille; que je trouvois
ort mauvais qu'elle eut pris
non nom, voulant mener
ine vie si dereglée; & que
i elle ne le quittoit, ou sor-
oit de la Ville, je luy ferois
iéce asseurement. Elle vou-
ut plaisanter avec moy: mais
e luy fis connoître que je
l'entendois pas raillerie sur
:e qui regardoit l'honneur;
x luy dis d'un ton ferme,
qu'elle devoit s'attendre à ti-
er l'épée la premiere fois
que je la rencontrerois si elle

ne faisoit ce que je desirois. Comme elle étoit protegée par Madame de la Levretiere; soit qu'elle connût son sexe, ou qu'elle l'ignorât, elle fit peu d'état de mes menaces, & il fallut en venir avec elle aux dernieres extremitez. Je la rencontray un jour comme elle sortoit du Château; & l'ayant obligée à tirer l'épée, je la blessay au bras; on vint nous separer. Elle entra dans le Château, & s'alla plaindre à Madame de la Levretiere, qui fit donner des ordres par son Mary pour m'arrester; mais j'étois déja hors de la Ville, m'étant bien doutée que je ne pouvois y demeurer sans courir quelque danger. J'al-

l'ay trouver à Paris Monsieur de Bertillac qui m'avoit offert une Cornette dans son Regiment ; & ayant receu ma Commission, j'allay me faire recevoir à Saint Guilain où étoit le Quartier ; j'y demeuray jusques à ce qu'il fallut se mettre en campagne pour aller au Siege de Gand ; je me trouvay à la prise d'Ypres, & j'acquis quelque reputation dans la Bataille donnée par le Marêchal de Luxembourg, au Prince d'Orange auprés de Mons.

La Paix fut publiée bientôt aprés, & j'obtins mon congé pour venir faire un tour à Paris ; j'allay à Fontainebleau pour voir le Ma-

riage de Mademoiselle avec le Roy d'Espagne, qui avoit envoyé sa procuration au Prince de Conti. Je m'en retournay ensuite à Metz où nostre Regiment estoit en quartier: J'allois presque tous les jours joüer chez la femme d'un Conseiller; c'étoit une femme des mieux faites de la Ville, & qui aimoit à avoir compagnie, parce qu'il y alloit quantité de jeunes gens de Paris, qui prennent des Charges au Parlement de Metz pour passer à de plus considerables. Et comme ils ont beaucoup d'argent, & qu'ils ne joüent pas trop finement, il y a quelque chose à gagner avec eux. Madame Midot, c'est le nom

le la Conseillere, me traitta
avec distinction; & soit qu'el-
le m'eut connu plus heu-
reux que les autres, ou qu'el-
le voulut avoir un pretexte
pour prendre avec moy d'é-
troites liaisons, elle vou-
lut que je fusse toûjours de
moitié avec elle, ce que
j'acceptay avec joye, parce
qu'elle obligeoit tous ces
jeunes gens qui venoient
joüer chez elle, à avoir plus
de complaisance pour moy,
& à me passer des coups
qu'ils pouvoient me dispu-
ter. Ou joüoit d'abord au
Lansquenet: mais je fis éta-
blir un jeu de Bassette où
nous fimes les Banquiers, &
j'y trouvay fort bien mon
compte, principalement pen-

dant le ſejour que la Cour fit dans cette Ville à l'occaſion du Mariage de Monſeigneur avec la ſœur de l'Electeur de Baviere, quantité de Seigneurs étans venus loger chez elle, & y ayant fait des pertes conſiderables. Il y avoit déja pluſieurs années qu'un vieux Conſeiller de ceux qui venoient paſſer leur ſemeſtre à Metz, & qui s'en retournoient enſuite chez eux, s'étoit attaché auprés de Madame Midot, & y avoit pris inſenſiblement un empire abſolu, parce qu'il étoit intime amy du Mary qui l'écoutoit comme un Oracle, & ne ſe gouvernoit que par ſes conſeils. Mes aſſiduitez luy déplûrent, &

il en parla pluſieurs fois à la Dame, qui ne fit qu'en rire. Quand il vit qu'il ne gagnoit rien de ce côté-là, il s'adreſſa au Mary, & luy repreſenta que la Baſſette étoit déja deffenduë à Paris; quoique les mêmes deffenſes ne fuſſent pas encore arrivées à Mets, que cela pouroit neanmoins luy faire des affaires; & qu'on trouveroit fort mauvais à la Cour, qu'un Magiſtrat comme luy ſouffrit que ſa femme fût la Banquiére d'un jeu deffendu. Si Monſieur Midot avoit eû un peu de ſens commun, il n'auroit pas donné dans ce piége, & ſe ſeroit fait plus de juſtice. Il ne faiſoit pas aſſez de figure pour craindre qu'on

parlât de luy à la Cour, où son nom n'étoit seulement pas connû ; mais on se flâtte toûjours, & on croit facilement ce qui répond à la bonne opinion qu'on a de soy-même: Outre que ce bon Mari avoit une entiére confiance en son Confrere, qu'il ne sçavoit pas être l'Amant de sa femme, il ne raisonnoit point sur tout ce qu'il luy disoit ; il fallut donc fermer la Banque ; même la deffense alla plus loin, on ne joüa plus chez Madame Midot ; elle en fut extrêmement affligée, mais moins parce qu'elle étoit privée du divertissement du jeu, qu'à cause qu'elle ne me voyoit plus. Elle me fit souvent la guerre de ma

ma negligence, & je tachai de m'excuſer ſur ce que je craignois de luy faire des affaires, quoique la principale cauſe de mon éloignement fut mon inclination pour le jeu que j'allois chercher ailleurs. Moins je luy marquois d'empreſſement, plus ſa paſſion pour moy croiſſoit, & elle venoit ſouvent me chercher chez moy, ſans ſonger au tort que ces viſites pouvoient luy faire. Lorſque le ſemeſtre de nôtre jaloux fut achevé, il partit pour s'en retourner dans ſa Province: mais auparavant il recommanda à Milleres, Lieutenant de la Compagnie où j'étois, de veiller à la conduite de Madame Midot,

Milleres qui avoit de grandes liaiſons avec le Conſeiller qui êtoit de ſon pays, & dont, à ce qu'on dit, il recherchoit la ſœur, s'acquita de cette commiſſion avec une grande exactitude. Madame Midot s'en aperçût, & me le dit un jour ; je luy répondis, qu'il falloit donc s'abſtenir de nous voir, de peur que cela ne luy fit des affaires. Cette femme dont la paſſion s'étoit augmentée par le ſoin qu'on avoit pris de ſa conduite, comme cela arrive aſſez ordinairement, ſe mit à pleurer, & me dit qu'elle voyoit bien que je ne l'aimois pas, & qu'elle eſtoit bien malheureuſe d'avoir donné ſon cœur

à une perſonne qui répondoit ſi mal à ſa tendreſſe. Je tâchay de la conſoler, moins par aucun deſſein de l'entretenir dans ſes ſentimens, qui me fatiguoient plus qu'ils ne me donnoient de plaiſir, que pour l'empécher de ſe porter à quelque extravagance qui me fit des affaires, cette Scene ſe paſſant dans ma Chambre, où elle me venoit trouver aſſez ſouvent. Pendant que nous nous entretenions ainſi, j'entendis monter quelqu'un ; & craignant qu'on ne la trouvât dans ma Chambre, je la fis promptement entrer dans un petit Cabinet où je m'enfermois quelquefois pour écrire ; j'en fermay la porte, &

j'en mis la Clef dans ma poche: A peine eus-je fait ainsi, cacher Madame Midot, que je vis entrer Milleres; je demeuray aussi interdit que si j'ûsse commis quelque grand crime. Il s'aperçût de ma surprise, ce qui le confirma dans le soupçon qu'il avoit déja que Madame Midot m'étoit venu voir. Il chercha par tout; & se doutant enfin qu'elle estoit dans le Cabinet, il se mit en devoir de regarder par la serrure: Mais je me mis au devant de luy, & luy dis que je ne sçavois pas ce qu'il venoit chercher chez moy, & que je ne m'accommodois guéres de sa curiosité; que n'ayant à Metz ny femme

ny sœur ; ce qu'il faisoit étoit contre toutes les Regles de la Civilité ; il me regarda d'une maniere qui me mit en colere : Et comme je ne suis pas d'une humeur trop souffrante ; je crois que je l'aurois chargé sans considerer qu'il estoit dans ma Chambre, si des Officiers qui avoient entendu du bruit en passant dans la ruë ne fussent montez, & ne l'eussent emmené : ce qui me donna moyen de faire sortir Madame Midot. Le même soir aprés souper, je me promenois seule dans une grande Place qu'on apelle le Champ à Seille, parce qu'elle est formée par cette Riviere. Le malheur de Milleres l'y

conduisit aussi tout seul : Il m'aborda d'une maniere assez fiére. Comme nous étions sans témoins je ne garday aucun ménagement, & nous mîmes bien-tôt l'épée à la main ; des gens qui nous virent de loin accoururent pour nous séparer, ce qui fit hâter Milleres de finir nôtre combat. Il me fournit une grande botte à bras racourcy ; comme il m'avoit porté le coup en dessous, & que je détournai le corps, son epée passa dessous mon aisselle, & il s'enferra de lui-même. Il tomba mort à mes pieds, sans pouvoir proferer une seule parole. Je me vis tout d'un coup entouré de plus de cent personnes qui

me deſarmerent, & me conduiſirent à la Citadelle. Le Parlement voulut prendre connoiſſance de ce duel, parce qu'il s'étoit fait dans la Ville : Mais comme j'étois dans la Citadelle, le Lieutenant de Roy qui y commandoit en l'abſence du Gouverneur s'en mocqua, & ne laiſſa pas de me faire faire mon procés par le Conſeil de Guerre ; j'étois informée de tout. Et comme je ſçavois que la Procedure étoit beaucoup plus courte que celle de la juſtice ordinaire ; & qu'on ne manqueroit pas de me juger avec plus de ſeverité à cauſe de la Competence que le Parlement avoit pretenduë,

parce qu'on ne pouvoit déguiser le fait, le Procureur General ayant fait informer de son côté, je vis bien qu'il n'y avoit point de temps à perdre ; & que je ne pouvois me sauver qu'en découvrant mon sexe ; ce que je fis dés qu'on me fit entrer pour m'interroger. Tous les Officiers qui me devoient juger furent fort étonnez. Alors le Lieutenant de Roy qui presidoit prit la parole, & leur dit qu'ils avoient les mains liées, & qu'il falloit en écrire en Cour pour sçavoir l'intention de Sa Majesté ; on en donna la Commission à Monsieur de Bertillac Commissaire General de l'Infanterie, qui en écri-
vit

vit incontinent à Monſieur de Louvois, & le Colonel en parla au Roy. Ce grand Prince écouta avec admiration ce qu'il en dit: & comme il ne fait rien qu'avec beaucoup de jugement, il dit qu'il vouloit me voir; & mon Colonel le manda à Monſieur des Bonnets qui le fit ſçavoir au Lieutenant de Roy. Le Conſeil s'aſſembla là deſſus. Il donna les ordres neceſſaires pour me faire conduire à Paris ſous bonne & ſeure garde. Dés que je fus arrivée, on en donna avis à Monſieur de Bertillac, qui alla auſſi-tôt à Verſailles pour ſçavoir du Roy l'heure qu'il vouloit qu'on me preſentât à luy. On me

mena à son lever, & Monsieur de Bertillac luy dit: Sire, voilà cette Amazone dont j'ay eu l'honneur de parler à Vôtre Majesté. J'étois alors entre quatre Officiers de nôtre Regiment qui m'avoient conduite à Versailles. Le Roy prit un Duc qui étoit assez beau de visage pour moy, & luy fit signe d'aprocher; je n'attendis pas qu'on desabusât le Roy, & je me jettay à ses pieds: Il se mit à rire de son erreur, & me dit d'une maniere obligeante, levez-vous; mes ordonnances sont pour les hommes, & non point pour les femmes, je vous fais grace à cause de vôtre sexe, mais soyez plus sage une au-

tre fois. Je le remerciay avec beaucoup de ſoûmiſſion, & me meſlay enſuite dans la foule des Courtiſans, qui m'entourerent bien-tôt pour me voir & me faire mille queſtions. Il me ſemble que ma Lettre eſt déja aſſez longue, & qu'il eſt temps de la finir, en vous aſſurant que je ſuis Vôtre tres-humble, & tres obeïſſante ſervante

MAGDELEINE
DELFOSSES.

VOUS avez veu, Madame, par ma precedente, comme la fortune commença de me persecuter; elle n'a point cessé depuis, & le reste de ma vie n'est plus qu'un enchainement de malheurs. Aprés que j'eus resté quelques jours à Versailles où j'eus l'honneur de saluër la Reine, & toutes les Princesses qui me firent beaucoup d'accueïl, quoique j'eusse toûjours mon habit d'homme que je croïois pouvoir garder, parceque c'étoit dans le temps du Carnaval; je revins à Paris, & allay loger dans une grande Auberge au Fauxbourg Saint Germain; j'allois presque

tous les ſoirs jouër à la Foire. Un certain jour je fus bien ſurpriſe d'y trouver Madame Midot ; je l'aborday, & luy demanday le ſujet de ſon voyage : Elle me dit tout-haut, qu'elle eſtoit venuë pour ſoliciter un Procez que ſon Mary avoit au Conſeil ; & enſuite s'approchant de mon oreille, & abaiſſant la voix, j'ay pris ce pretexte (ajoûta-t-elle) mais vous y avez plus de part que perſonne ; j'étois en peine de ſçavoir comment vôtre affaire tourneroit, & je ſuis venuë pour m'en éclaircir ; je luy donnay la main, & aprés que nous eûmes fait quelques tours, je la remenay à ſa Maiſon, qui eſtoit

aussi au Fauxbourg S. Germain. Depuis j'allay presque tous les jours joüer chez elle, où quantité d'autres femmes se rendoient aussi, tant de celles qui logeoient dans la même Maison, que d'autres de leur connoissance. Il y avoit entr'autres une femme de qualité de Grenoble, nommée Madame de la Garenne, qui avoit une fille fort bien faite & de tres-belle humeur, avec qui je m'entretenois quand je ne joüois point. Je m'aperçûs qu'elle avoit un Amant qui étoit un vray Campagnard. Il étoit de Picardie, & on l'apeloit le Chevalier d'Yancourt. C'étoit une connoissance qu'elle avoit faite de-

puis peu, parce qu'il estoit venu demeurer dans la Maison où elle logeoit. Sa passion étoit fort violente, parce qu'elle étoit nouvelle. Il s'imaginoit, que Mademoiselle de la Garenne l'aimoit, sur ce qu'elle estoit fort honneste, & qu'elle l'écoutoit sans le brusquer, quoy qu'il l'ennuyoit fort souvent. Elle m'appelloit pour la délivrer d'un si fâcheux teste-à-teste, ce qui luy déplaisoit extrêmement. Cependant il n'osoit m'en rien témoigner, de peur de déplaire à Mademoiselle de la Garenne qu'il craignoit beaucoup. Un soir estant allée à la foire avec Madame Midot & Mademoiselle de la Garenne, il

ſe mit de la partie avec un de ſes couſins, qui étoit un de ſes braves de profeſſion, qui font les méchans quand perſonne ne leur tient tête. Nous entrâmes dans la boutique de la Frenaye, & nous y joüâmes des Bijoux pour en donner aux Dames. Le Chevalier d'Yancourt qui ſe croyoit invincible avec ſon parent, crut l'occaſion favorable pour ſe deffaire d'un homme qui le chagrinoit. Il me chercha querelle, & en même temps mît l'épée à la main ſecondé de ſon Couſin; je m'apuyay contre une Boutique pour n'eſtre pas percée par derriere; & je les pouſſay ſi vigoureuſement, que je les bleſſay tous deux.

Le monde s'assembla incontinent autour de nous, & ils s'esquiverent. Comme je n'avois rien fait que pour deffendre ma vie, je crus n'en devoir pas faire de mistere, & je voulus retourner auprés de nos Dames. Mais comme on crioit de tous côtez, qu'il y en avoit un de mort, on m'arresta, & on alla chercher le Commissaire Gazon, qui me mena à la prison de l'Abbaïe, où je fus écroüée. On informa à la Requeste du Procureur du Roy : Mais comme il ne se trouva point de charges contre moy, les amis que j'avois à la Cour obtinrent une Lettre de Cachet, en vertu de laquelle je fus mise hors

des priſons huit jours aprés avoir eſté arreſtée. Je n'eus point d'autres plaiſirs dans ce triſte ſéjour, que la converſation d'un Cadet qui y étoit auſſi priſonnier pour avoir deſerté. On le nommoit Blaignac. Il eſtoit aſſez bien fait de ſa perſonne, avoit beaucoup d'eſprit, & une grandeur d'Ame qui me charmoit plus que tout le reſte. Je plaignis ſa malheureuſe deſtinée, & promis de faire tous mes efforts pour le tirer du mauvais pas où il eſtoit engagé; je luy tins parole auſſi-tôt que je fus libre, & j'allay demander ſa grace au Roy, qui me l'accorda ſur le champ. Je retournay à Paris, je trouvay

qu'on l'alloit juger. Je dis au Duc de la Feüillade que Sa Majesté m'avoit accordé la grace de Blaignac Ce Duc ne voulut pas m'en croire sur ma parole, & alla à Versailles pour en sçavoir la verité. Aprés que la chose luy eut esté confirmée, il revint à Paris, & mit en liberté mon Prisonnier, que je puis nommer ainsi, puisque l'amour m'avoit mis dans ses fers. Il ne fut pas ingrat de ce bienfait. On voulut encore m'inquietter sur l'affaire du Cousin du Chevalier d'Yancourt qui ne paroissoit point. Blaignac me promit d'en découvrir la verite. Les soins qu'il prenoit de mes affaires me gagnerent le cœur, &

insensiblement je m'aperçûs, que dans les sentimens que j'avois pour luy, il y avoit autre chose que de la recon-noissance; j'étois inquiette quand je n'étois pas auprés de luy, & même la nuit son air me revenoit dans l'esprit, & m'empéchoit de dormir. I'avois toûjours eu tant d'é-loignement pour cette pas-sion, que j'avois peine à me persuader que je fusse capa-ble de la ressentir. Cepen-dant je fus si peu Maîtresse de moy, que je ne pûs ca-cher mes sentimens à mon vainqueur. Ie luy avoüay que je l'aimois, & luy fis pro-mettre de m'épouser aussi-tôt que je serois tirée de cet-te affaire; je luy dois ce té-

moignage, qu'il n'abuſa pas de la connoiſſance que je luy donnay de mon amour, & il ne s'hazarda pas à prendre aucune liberté auprés de moy. Peut-être auroit-il perdu ce qu'il avoit gagné, s'il eut tenu une conduite moins reſpectueuſe. Cependant on continuoit mon Procés avec chaleur : Et comme il y avoit de grandes preſomptions que j'avois tué cet homme, ma vie étoit en grand danger. Blaignac me tira de cet embaras ; il découvrit que ce faux brave s'étoit jetté dans un Convent au fond des Pirennées, & m'en rapporta des Certificats en bonne forme ; aprés quoy je fus entierement déchargée de l'ac-

cuſation. Lors qu'il me vit hors d'embaras, il me preſſa de l'épouſer : Mais je luy dis qu'il etoit à propos qu'il connût auparavant mes biens & ma famille, afin qu'il n'y eût plus d'obſtacle. Il me proteſta mille fois, qu'il n'aimoit que ma perſonne, & me pria de le rendre heureux ſans attendre davantage. Neanmoins comme il me vit attachée à mon premier ſentiment, il ſe conforma à ma volonté ; nous prîmes la Poſte pour faire plus de diligence, & arrivâmes le lendemain à Valenciennes ; je m'y fis rendre compte de mon bien, vendis ce que je pûs ; & ayant fait une ſomme aſſez conſiderable, j'al-

lay avec Blaignac à Mons, parce qu'il n'osoit servir en France, de peur qu'on ne luy reprochât qu'il avoit deserté, ce qui étoit fort honteux pour un Cadet. J'oubliois de vous dire, Madame, que je revis à Valenciennes ces trois Sœurs dont j'avois conservé la Maison à la prise de cette Place. Elles me firent toutes les caresses imaginables, & elles ne contribuërent pas peu à me faire rendre compte par celuy qui étoit en possession de mon bien, dés que je me fus fait connoître à elles pour la fille du Baron Delfosses. Les deux aînées étoient mariées: Mais la Cadette n'avoit jamais voulu s'engager, esperant

toûjours que je reviendrois, & qu'elle pouroit m'avoir pour Mary. Elle fut bien surprise quand je me découvris à elle pour fille, si elle perdit alors l'amour qu'elle avoit toûjours euë pour moy, elle conserva au moins depuis une tendre amitié, dont elle m'a donné des preuves en bien des occasions. Elle & ses Sœurs sçachant que je voulois aller à Mons, m'adresserent à un riche Marchand qui n'avoit qu'une fille unique, à qui elles écrivirent pour le prier de nous loger, & de nous rendre tous les offices dont nous aurions besoin. Comme je ne voulus pas quitter l'habit d'homme, & que je crus qu'il

feroit plus aifé de me cacher en continuant mon déguifement ; elles luy recommanderent feulement les deux Cavaliers qui luy rendroient leur Lettre, fans s'expliquer davantage.

Nous fûmes fort bien receus du Marchand & de Julie, c'eft le nom de fa fille. C'étoit une de ces beautez achevées, où l'on ne peut trouver aucun deffaut, une taille fine avec de l'embonpoint ; un teint d'une blancheur, & d'une vivacité à éblouïr ; des cheveux d'un blond cendré, & des plus beaux qu'on puiffe voir ; une petite bouche vermeille ; des dents comme des perles ; un ris agreable ; de grands yeux

bleus, doux & tendres : mais l'eſprit ne répondoit pas aux agrémens du corps. Iulie étoit d'une ſi grande naïveté, d'une ſimplicité ſi ſurprenante, & d'une ſi grande timidité, que quoy qu'elle eût toutes les inclinations vertueuſes, à peine oſoit-elle repouſſer ceux qui badinoient avec elle, de peur de les fâcher, auſſi ſon Pere ne la ſouffroit ſeule avec un homme que le moins qu'il pouvoit, eſtant chargé de tout le ſoin de ſa conduite, parce qu'elle avoit perdu ſa mere dés le berceau. Mais comme il avoit ſouvent des occupations qu'il ne pouvoit quitter, il luy étoit impoſſible de prendre les mêmes précautions avec

des gens qui demeuroient chez luy. Blaignac qui s'étoit attaché auprés de moy, autant par reconnoissance que par amour, ne fut pas insensible aux charmes de Iulie, & sçeut profiter de sa foiblesse. Neantmoins comme le bien de Iulie le seduisit autant que sa beauté, il se contenta de pousser les choses assez avant, pour reduire nôtre hoste à luy accorder sa fille, sans trop examiner s'il faisoit une bonne affaire en le prenant pour gendre. L'ingenuité de Iulie seconda merveilleusement ses desseins. Elle dit à son Pere, qu'elle vouloit le François pour son Mary; & qu'elle le prioit de ne luy en donner

point d'autre, parce qu'elle ne pouvoit aimer que celui-là. Ce discours fit craindre au Marchand qu'il ne se fut déja passé quelque chose entre sa fille & Blaignac.

Et ainsi il répondit favorablement à la demande qu'il luy en fit. Cependant ils demeurerent d'accord de ne m'en faire rien sçavoir que la chose ne fut faite, de peur (disoit Blaignac) que je n'en écrivisse à ses parens, qui regardant le Mariage comme un obstacle à sa fortune, trouveroient mauvais qu'il eût pris une femme avant que d'avoir un établissement. Quoique je n'eusse aucune connoissance de l'infidelité de Blaignac,

je tirois un mauvais augure du peu d'empreſſement qu'il me témoignoit de s'attacher à moy par un lien indiſſoluble ; jen voulus ſçavoir la cauſe ; & un jour m'étant allée promener ſeule avec luy dans une grande prairie qui regne le long des bords de la Moſelle, & qu'on trouve en ſortant des portes de la Ville, je luy demanday quand il vouloit que nous ſongeaſſions à nôtre Mariage ; & qu'aparemment il n'étoit pas content de mon bien, ou de ma perſonne, puiſqu'il ne m'en parloit plus. Il m'allegua de ſi méchantes raiſons pour excuſer ſon refroidiſſement, que je commençay de ſoupçonner une

partie de la verité. Tout le reste de la promenade je fus réveuse ; & comme mon discours l'avoit embarassé, il ne chercha point à me tirer de ma réverie. Le soir quand je fus couchée je songeay aux moyens de m'éclaircir de mes soupçons, & je n'en trouvay point de meilleur que de m'adresser à Julie, qui étant incapable de dissimulation, ne manqueroit de me découvrir tout le Mistere. La chose réüssit comme je l'avois projetté. Dés qu'il fut jour je me levay, & passay dans la Chambre de Julie qui étoit encore couchée, & je m'assis sur son lict. Aprés l'avoir regardée quelque moment d'une maniere tendre, je luy

dis; Il y a long-temps que je vous aime, belle Julie, ſans oſer vous le dire, & je m'eſtimerois heureux, ſi je pouvois paſſer auprés de vous le reſte de mes jours. Il ne tiendra qu'à vous, me répondit-elle d'un air ingenu. Ie vais me marier avec vôtre Camarade, qui m'emmenera enſuite à Paris; Et comme apparemment vous ne vous quitterez pas, nous ſerons toûjours enſemble. Comment ſçavez-vous, repris-je, diſſimulant mon dépit, qu'il doit être vôtre Mary? Ie le ſçay fort bien, pourſuivit-elle en ſoûriant, mon Pere me l'a dit, & le François auſſi; je le ſçavois bien, luy dis-je, pour l'empécher d'en

parler, mais je voulois voir ſi vous m'en feriez un myſtere. I'étois ſi outrée, que je ne pus ſoûtenir plus long-temps une conversation ſi cruelle pour moy. Ie me retournay mettre dans mon lit, aprés avoir fermé la porte de ma Chambre, je paſſay plus de deux heures à pleurer ; je revins enſuite de ma foibleſſe, & ſongeay aux moyens de me vanger. Ie me levay incontinent ; & comme j'entendois aſſez bien les Fortifications, & que je deſſinois parfaitement bien, je traçai le Plan de Mons, le mis dans ma poche, & allay au Château trouver le Gouverneur, à qui je dis, qu'étant né ſujet de S. M. C. & ayant été

ſix ans Page du Prince Mamines, qui m'avoit inſpiré le zele qu'il avoit pour le Roy ſon Maître ; je ne pouvois ſouffrir qu'on tramât aucune entrepriſe contre le bien de ſon ſervice, ſans en avertir ceux qui pouvoient l'empécher : Et qu'ainſi je venois luy donner avis que le François avec qui j'étois venu à Mons, avoit deſſein ſur la Place, qu'il en avoit tiré le Plan, & pris toutes les meſures neceſſaires pour y introduire ceux de ſa nation ; je luy parlay d'une maniere qu'il n'en put douter, je m'étois ſaiſi du Plan qu'il en avoit dreſſé, & en même temps je tiray de ma poche celuy que j'avois fait, & le luy remis

entre les mains. Il demeura ſurpris de ce que je venois de luy dire ; & comme mon diſcours étoit accompagné de toutes les circonſtances qui pouvoient le rendre vraiſemblable ; il ne douta point que la choſe ne fût comme je l'avois rapportée. Il me remercia , & me dit qu'il falloit s'aſſurer de la perſonne de ce Traître, que pour cet effet il nous convieroit le lendemain tous deux à dîner au Château , & qu'il me prioit de l'y conduire afin qu'il n'échapat pas. La choſe réüſſit comme nous l'avions projettée ; Blaignac vint dîner avec moy chez le Gouverneur, n'ayant aucun ſoupçon du regale qui luy eſtoit

preparé, parce que je ne luy avois témoigné aucun refroidiſſement, ny rien dit qui pût luy faire juger que j'euſſe connoiſſance de ſon infidelité. Aprés le repas quelques Gardes entrerent dans la Salle, qui ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & le menerent dans la Priſon, où on luy mit les fers aux pieds & aux mains ſans luy dire la cauſe d'un traitement ſi rude. Lorſque ma vengeance fut ſatisfaite, je pris congé du Gouverneur, je retournay chez le Marchand où nous logions; je montay à cheval,& regagnay Valenciennes en diligence; j'y fis peu de ſéjour, & je ne vis preſque perſonne que mes trois parentes. J'apris neant-

moins avant que j'en partiſſe, que ma retraite & le raport du Marchand, avoient fait connoître l'innocence de Blaignac, qu'on l'avoit mis en liberté, & qu'il avoit épouſé Julie, ce qui me fit hâter mon départ, & prendre la route de la Cour; je crus eſtre guerie de ma paſſion pour Blaignac, parce que le dépit m'occupoit toute entiere: Mais je m'aperçûs bien-tôt que je n'avois pas le cœur auſſi libre que je me l'étois imaginé. Cet ingrat me revenoit à toute heure dans l'eſprit, & je ne pouvois le bannir de ma memoire. Les inquietudes que me cauſoit mon amour, me donnerent du dégoût pour

le monde ; je condamnay la vie que j'avois menée jusques-là, comme peu convenable à mon ſexe, & reſolus de la quitter ; je ne voulus pas neanmoins changer d'habit que je ne fuſſe arrivée à Paris, parceque voyageant ſeule, j'aurois pû m'expoſer à quelque fâcheuſe avanture. J'apris en chemin, que la Cour étoit à Villers-Cotrets, & je tournay mes pas de ce côté-là.

Lorſque je fus arrivée à Soiſſons, on me prit pour cette fille de Cologne, qui portoit comme moy le nom de Chevalier Baltazar, & on me mit priſonniere. On m'accuſa de m'eſtre fait baptiſer trois fois ; & le Lieutenant

Criminel me fit mon procez. Comme c'étoit une affaire purement Ecclesiastique, l'Evêque pretendit en connoître, & me fit demander au Lieutenant Criminel, qui bien loin de déferer à une demande si juste, se hâta de me juger, sur l'avis qu'on luy donna, que l'Evêque s'étoit pourvû au Grand Conseil pour faire juger la Competence, & rendit contre moy une Sentence, qui me condamna à des peines afflictives, quoique j'eusse justifié par mon Extrait Baptistaire, & par la délivrance qui m'avoit esté faite de mes biens à Valenciennes; que je n'étois pas celle pour qui on me prenoit. Le frere de Ma-

demoiſelle de la Garenne, qui ſe trouva par hazard à Soiſſons, où il faiſoit des recruës, me viſita dans la Priſon ; & ayant appris l'injuſtice du Lieutenant Criminel, me fit délivrer par quelques Cavaliers de ſa Compagnie, qu'il envoya enſuite à ſa Garniſon. La Cour n'étoit plus à Villers-Coterets ; ce qui m'obligea d'aller à Paris tout droit. Je deſcendis à la Maiſon où j'avois accoûtumé de loger au Fauxbourg Saint Germain. Ie découvris mon ſexe & ma reſolution à mon Hôteſſe qui étoit une devote, & elle me fit faire des habits de fille. Cependant comme elle avoit peur que je changeaſſe de

deſſein, elle en avertit des femmes du premier rang, qui faiſoient profeſſion de pieté, & convint avec elles de me faire enfermer à cauſe de mon humeur vagabonde. Elles donnerent cette Commiſſion au Commiſſaire Gazon, qui en obtint la permiſſion de Monſieur le Lieutenant Criminel. Il me fit conduire au nouveau Châtelet, ſur l'aſſurance qu'on luy donna que c'étoit pour me mettre dans un Convent. Aprés que j'y eus demeuré quelques jours, lors qu'il vit qu'on ne luy tenoit point parole, il m'interrogea; & ne trouvant rien dans ma conduite qui pût bleſſer mon honneur, il ordonna que je

ſerois miſe hors des priſons, & même fit executer ſon Ordonnance, quoy que le Procureur du Roy eut differé de donner ſes Concluſions pour obliger les Dames. Lors qu'elles me virent en liberté, elles m'envoyerent les Abbez de Saint Meſmin & de la Perouſe, pour m'exhorter à faire une veritable converſion. J'aurois bien voulu entrer dans un Convent : Mais comme on n'étoit pas perſuadé dans le monde, que j'euſſe eſté auſſi chaſte que je l'avois eſté ; il n'y avoit point de Maiſon Religieuſe où l'on voulut me recevoir, je ne pouvois me reſoudre à entrer dans les Filles de la Magdeleine. Ces

Abbez y trouverent un milieu, & me proposerent de me mettre dans une Communauté, ce que j'acceptay sans peine. On me mena à celle de Saint Joseph, dans le Fauxbourg Saint Germain, proche l'Hôtel des Invalides.

J'y vêcus pendant une année dans une grande retraite; je fus fort assiduë à la priére, & témoignay autant de ferveur que pas une autre. Cette Maison n'est remplie que de jeunes filles, & les Dames qui la gouvernent n'y resident pas; je me mis sous la direction des anciennes, qui avoient moins d'âge & d'experience que moy. Elles s'imaginerent que tout

ce que je faiſois n'étoit que par hypocriſie ; & pour exercer ma patience, elles me donnoient ſouvent des emplois fort bas, dont je ne laiſſois pas de m'acquitter, ſçachant que l'humilité eſt une vertu qu'on doit pratiquer. Mais lorſque je vis qu'elles rioient entr'elles de mon obeïſſance, la patience m'échapa, & je voulus les faire enrager à mon tour. A l'heure de la recreation je les faiſois danſer & chanter malgré elles ; je prenois enſuite le manche d'un Balay, qui me ſervoit de hallebarde, & leur faiſois faire l'exercice ; & quand elles manquoient à executer mes Commandemens, je les châtiois d'une

maniere un peu rude. Enfin je les fatiguay tellement, qu'elles furent contraintes de me mettre dehors.

Je repris incontinent l'habit d'homme, & j'allay à Bruxelles par le Carosse. Dés que j'y fus arrivée, je ne manquay pas de faire ma Cour au Marquis de Grana, Gouverneur des Pays-bas Espagnols. Je me rendis à son lever, où je trouvay le Prince de Mamines, qui eut d'abord peine à me reconnoître; mais je le reconnus sans peine, & m'aprochay de luy pour le saluër, en luy disant que j'étois le Chevalier Baltazar, qui avoit eu l'honneur d'être long-temps à son service. Il reçût fort bien ma

civilité, & m'emmena dîner chez luy. Aprés le repas il alla rendre visite à la Duchesse d'Arschot, dont le Marquis de Grana recherchoit la fille, & je l'y accompagnay. Il me presenta à elle, & luy dit tant de bien de moy, qu'elle me fit autant d'honneur que si j'eusse esté d'un rang égal au sien. J'y retournay quelque temps aprés toute seule, & j'y trouvay la Marquise d'Avila; c'est une Françoise, qui a épousé un Espagnol considerable par sa naissance & par ses Charges. Ie me souvins de l'avoir veuë à Paris, dans la ruë des Petits Augustins au Fauxbourg Saint Germain, où elle logeoit.

Elle me reconnut, & me demanda s'il y avoit long-tems que j'étois parti de Paris, & me fit plusieurs questions sur les femmes qu'elle connoissoit; j'y répondis suivant ce que j'en sçavois, & lors qu'elle sortit, je luy donnay la main jusqu'à son Carosse. J'allay luy rendre visite le lendemain, & je fus entiérement surprise de luy voir donner le teton à un petit enfant qu'elle nourissoit. Elle remarqua ma surprise, & me dit que c'étoit la Coûtume d'Espagne; & que bien qu'elle fût venuë de Madrid à Paris à Cheval, elle avoit toûjours porté ce petit enfant, & luy avoit donné à têter en chemin. Cette Da-

me avoit auprés d'elle deux filles fort bien faites ; l'une d'elles étoit Françoise, & sa parente, on l'appelloit Mademoiselle d'Erzelles; & l'autre étoit une Espagnole qu'elle avoit amenée de Madrid. Madame la Comtesse de Soissons la luy avoit donnée pour la mettre auprés de la Duchesse de Mazarin; cette Duchesse étoit alors à Londres, & Madame de Boüillon sa sœur voulut se charger de luy mener Dona Bernardilla ; c'étoit le nom de l'Espagnole : Mais la Marquise d'Avila ne voulut pas la luy laisser, & l'amena avec elle à Bruxelles. C'étoit une grande fille brune, qui avoit les yeux pleins de feu, & fort

amoureux, une Gorge bien taillée, & des bras faits au tour. Mademoiselle d'Erzelles avoit une petite taille mignonne, les levres vermeilles; mais les cheveux d'un blond un peu ardent. Elle avoit pour Amant le Comte de Fuemmaior Colonel de Cavalerie, qui avoit été Capitaine des Gardes de Dom Jean d'Autriche, pendant qu'il étoit Gouverneur des Pays-bas Espagnols. C'étoit un homme d'esprit: Mais il faisoit l'amour à la mode de sa Nation, des yeux & du geste plus que de la parolle, ce qui servoit de divertissement à Mademoiselle d'Erzelles. Elle n'étoit pas accoûtumée à ces simagrées,
&

& en plaiſantoit ſouvent avec moy. Le Chancelier, ou le Chef de la Juſtice de Bruxelles, qui s'étoit attaché auprés de Dona Bernadilla n'étoit pas mieux traité. C'étoit un François d'une Famille conſiderable dans la Robe : Il avoit eu des Charges à Paris & à Metz, il s'étoit retiré à Bruxelles, parce qu'on l'accuſoit d'avoir fait aſſaſſiner un homme dont il avoit aimé la femme ; il êtoit fort guay, & ne conſervoit pas ſa gravité de Magiſtrat. Quand il étoit auprés des Dames, il leur faiſoit mille malices, & les tourmentoit continuellement : Cela ne plaiſoit point à Dona Bernadilla qui avoit eſté élevée

en Eſpagne, où les hommes n'approchent point des femmes, ne leur parlent qu'au travers d'une jalouſie, & où même ce ſeroit leur faire inſulte, que de les saluër quand on les aborde au retour d'un voyage. L'une & l'autre plaiſanterent également avec moy des manieres de leurs Amans, contraires aux manieres de leur pays. Et comme je ſçavois badiner auprés de Mademoiſelle d'Erzelles, & garder un reſpectueux ſilence auprés de Dona Bernandilla, Elles commencerent inſenſiblement de m'aimer, & devinrent jalouſes l'une de l'autre. Mademoiſelle d'Erzelles, qui avoit l'humeur vive, prit la cho-

ſe avec tant de chaleur, qu'elle tomba dans une fiévre lente, qui la rendit plus ſeiche que du bois. La Marquiſe d'Avila s'imaginant que l'air de Bruxelles luy étoit contraire, l'envoya à Paris où elle avoit deux ſœurs uterines, filles de Defargues, autresfois Gouverneur de Heſdin; & ainſi Dona Bernandilla demeura Maîtreſſe du Champ de Bataille. Le Chancelier voyant que cette fille témoignoit avoir beaucoup de confiance en moy, eſſaya de me gagner, & me fit des offres conſiderables, pour m'obliger à le ſervir dans ſa paſſion. Je les refuſay comme j'avois fait celles de pluſieurs autres, ce qui luy fit juger

que j'étois amoureux de l'Efpagnole. Il avoit pris garde que j'aimois le jeu ; & afin que je ne l'incommodaſſe plus auprés de Dona Bernardilla, il m'amenoit toûjours quelqu'un pour jouër avec moy ; je m'accommodois aſſez de cette diverſion, parce qu'elle rempliſſoit ma bourſe ; je ne luy enviois pas la converſation de l'Eſpagnole, qui n'avoit pas pour moy autant de charmes que pour luy. Ie paſſois ainſi la vie doucement à Bruxelles, quand la Guerre ſe ralluma entre les deux Couronnes. Le Maréchal d'Humieres aſſiegea Courtray ; & le Marquis de Grana ſe mit en devoir de ſecourir cette place, qui fut

priſe avant qu'il eût aſſemblé ſes Troupes. Je ne voulus pas ſervir dans l'Armée d'Eſpagne, parce qu'eſtant devenuë ſujette du Roy tres-Chreſtien par la priſe de Valenciennes, je me ſerois renduë criminelle de Leze-Majeſté; ny aller au Camp devant Courtray, parce qu'il m'y ſeroit infailliblement arrivé quelque affaire, eſtant connuë pour fille de toutes les perſonnes d'un rang un peu diſtingué. Il n'auroit pas eſté honneſte auſſi, que portant une épée à mon coſté, je fuſſe demeurée inutilement à Bruxelles à me divertir auprés des Dames, dans le temps que tout le monde en ſortoit pour aller

donner des preuves de sa valeur.

Ainsi je pris le party d'aller voyager. Je passay à Aix-la-Chapelle, d'où je me rendis à Liege, & ensuite à Cologne. J'allay loger chez un riche Bourgeois nommé Mechovius, qui avoit esté Magistrat l'année precedente, & qui estoit alors persecuté par ceux qui estoient en charge. Il avoit esté condamné à une amende ; & cette affaire avoit fait grand bruit. L'Empereur en avoit voulu prendre connoissance, & attirer l'affaire à la Chambre de Spire : Mais les Magistrats anciens & nouveaux refusoient d'y répondre, sur le fondement des Privileges de

leur Ville. L'Electeur faisoit dans ce même temps lever des Troupes pour les envoyer en Hongrie servir contre les Turcs. Il m'offrit une Compagnie de Chevaux-legers ; & j'aurois accepté ses offres si je n'eusse esté arrestée à Cologne par une avanture assez plaisante. Mechovius estoit fort riche, & n'avoit qu'une fille unique. Comme tout son bien estoit en argent comptant, & qu'il se vit persecuté à Cologne, il auroit esté bien aise de chercher un établissement ailleurs. Il jetta les yeux sur moy, & resolut de me faire son Gendre, dans l'esperance que je luy servirois d'appuy en France. J'aurois d'a-

bord rejetté une proposition qui ne me convenoit pas, si une raison secrette ne me l'avoit fait accepter. Mon Hôte avoit un neveu fort aimable, pour qui je devins sensible, on l'apelloit Gurich; je n'osois luy découvrir mon sexe, de peur qu'il n'eust mauvaise opinion de ma conduite, me voyant sous ce déguisement. Je jugeay plus à propos de l'attirer en France, ce que je ne pouvois faire que sous pretexte du Mariage. Je ne pouvois neantmoins l'enlever, parceque lors que nous en serions venus aux dernier Acte de la Comedie, j'aurois montré mon impuissance: ainsi je me contentay de fiancer Elismonde;

monde ; c'étoit le nom de l'Epouſe qu'on me deſtinoit. Ie propoſay enſuite à ſon Pere d'aller à Paris avec elle & Gurich, pour y arreſter & meubler une Maiſon, luy diſant que lorſque tout ſeroit preſt, nous le manderions. Il voulut m'obliger à achever auparavant mon Mariage: Mais je luy repreſentay qu'il étoit plus à propos qu'il vît auparavant l'eſtat de mes affaires, & la ſituation dans laquelle j'étois à la Cour. Comme les Allemans ne ſont pas fort rafinez, il donna dans ce piege, & conſentit à tout ce que je voulus. A l'égard d'Eliſmonde & de Gurich, je leur avois fait une ſi belle peinture des Magni-

ficences de Paris & de Verſailles, qu'ils avoient plus d'empreſſement que moy de partir. Mechovius leur donna mille piſtoles pour leur voyage, & pour les ameublemens qu'il falloit achetter, & nous nous mîmes en chemin. Vous apprendrez, Madame, dans la premiere Lettre que je me donneray l'honneur de vous êcrire, le ſuccés de mon voyage; il eſt à propos de donner un peu de relâche à ma plume, de peur qu'un trop long recit ne vous ennuye, & je finiray celle-cy, en vous aſſurant que je ſuis toûjours,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſante ſervante,

MAGD. DELFOSSES.

VOus avez appris, Madame, par ma precedente, comment je partis de Cologne avec Elismonde & Gurich pour venir à Paris. Lorsque nous y fûmes arrivez, nous allâmes descendre au petit Hôtel de Guise, dans la ruë des Petits Augustins, au Fauxbourg Saint Germain. L'hôtesse a esté une des belles femmes de Paris, & la seroit encore si elle étoit grasse. Elle est fort bien meublée, & a toutes les manieres d'une femme de qualité. Elle reçoit compagnie, & il se fait souvent chez elle des parties agreables; j'en avois oüy parler à mon dernier voyage, & je crûs cette mai-

ſon plus propre à nous loger, juſqu'à ce que nous en euſſions pris une à l'année qui auroit plus d'aparence. Il n'y demeuroit alors qu'un Commandeur qui faiſoit aſſés de dépenſe, & pour qui l'Hôteſſe avoit de grands égards. Elle fit beaucoup d'amitié à Eliſmonde, & luy dit que ſon Pere étoit auſſi de Cologne; qu'on l'appelloit Salſeman; que ſa grande Mere tenant Chambre garnie, il étoit venu loger chez elle, & qu'en étant devenu amoureux, il l'avoit épouſée & emmenée chez luy; Que c'étoit là que ſa mere étoit accouchée d'elle: Mais que ſon pere étant de fort grande qualité, ſes parens avoient diſſous le Ma-

riage , & contraint ſa Mere de s'en retourner à Paris avec elle, & avec quelque argent que Monſieur de Salſeman luy avoit donné , & que depuis on n'avoit plus oüy parler de ſon pere. Cette Confidence obligea Eliſmonde à avoir de grandes déferences pour elle , & depuis elle ne bougeoit preſque plus de ſa Chambre : Mais je rompis cette étroite liaiſon , parce que je découvris que cette femme vouloit engager la jeune Allemande à écouter les douceurs du Commandeur , dont elle luy vantoit à toute heure les Richeſſes & la liberalité.

A l'égard de Gurich , je n'oſois luy parler des ſeni-

mens que j'avois pour luy, que je ne visse qu'il en avoit de semblables pour moy, parce qu'il auroit fallu luy découvrir mon sexe, ce que je ne pouvois faire sans hazarder de me perdre, à moins qu'il n'eût les mêmes raisons que moy de garder le secret. Cependant il étoit bien éloigné de cette tendresse que je voulois luy inspirer. Comme il avoit peu d'experience, & qu'il sembloit qu'il y alloit de mon honneur, qu'on ne tournât pas en ridicule un homme que j'avois eu la foiblesse d'aimer; je luy faisois de frequentes leçons, qui luy inspiroient plus de crainte que d'amour; même il se cachoit de moy quand il vou-

loit faire quelque chose, où il avoit peur que je ne trouvasse à dire. Je l'avois mené avec sa Cousine à l'Opera de Roland, & il y avoit pris grand plaisir. Il y retourna plusieurs fois tout seul aux troisiémes Loges. Un jour il s'y trouva auprés d'une femme bien faite, magnifiquement habillée, & qui avoit beaucoup d'esprit; il fit connoissance avec elle; & aprés que l'Opera fut achevé, il luy donna la main pour la conduire à son Carosse. Il pleuvoit, & elle luy demanda s'il vouloit venir attendre chez elle que la pluye fut passée. Gurich fut ravy, qu'une femme qui paroissoit d'un rang distingué luy fit cet offre. Il

monta dans ſon Caroſſe avec elle, & ils allerent deſcendre dans une grande Maiſon auprés du Pont-au-Choux. Le nombre des Domeſtiques n'étoit pas grand, mais l'appartement de la Dame eſtoit aſſez bien meublé. Gurich luy demanda ſon nom; & elle luy dit qu'elle s'appelloit la Comteſſe d'Auvergne. A cette declaration il redoubla ſes civilitez, s'imaginant que cette femme eſtoit de la premiere qualité; elle le retint à ſoûper parce que la pluye continuoit toûjours, & elle luy fit aſſés bonne chere. Aprés le repas elle voulut le renvoyer dans ſon Caroſſe, mais il n'y voulut pas conſentir, parce

qu'il ne vouloit pas que je sçeusse son avanture ; & comme le temps s'etoit remis au beau il s'en retourna à pied. Il ne manqua pas d'aller le lendemain rendre visite à la Comtesse qui le reçût fort bien ; & depuis il ne passa point de jour sans y aller, ce qui étoit cause que je ne le voyois qu'aux repas, encore mangeoit-il souvent avec elle, principalement quand il y avoit quelque regale, ce qui arrivoit souvent. Elle le menoit à la Comedie & à l'Opera, sans vouloir souffrir qu'il mit la main à la bourse, disant qu'un Etranger pouvoit manquer d'argent, & qu'il ne falloit point faire de dépenses inuti-

les. Un jour qu'il étoit seul avec elle, il vint des Sergens pour l'executer, elle fit fort l'embarrassée, pendant que sa femme de Chambre qui étoit une fine Gascone, tira Gurich en particulier, & luy dit que sa Maîtresse estoit bien malheureuse, & que cela estoit bien fâcheux qu'on fit un affront à une femme de sa qualité pour cinq cens pistoles; qu'elle avoit une Lettre de change de deux mil pistoles payables à quinze jours de veuë, & que ces gens-là n'avoient pas voulu en attendre l'écheance; Que s'il vouloit donner cette somme, on luy remettroit la Lettre de change entre les mains. Gurich dit qu'il n'a-

voit ſur luy que deux cens Loüis d'or ; qu'il les donneroit, & qu'il s'obligeroit par le Procés verbal de fournir le reſte le lendemain. La Gaſcone alla faire cette propoſition à ſa Maîtreſſe, qui fit ſemblant de la quereller, de ce qu'elle avoit voulu engager Gurich dans cette affaire. Gurich s'aprocha, & la preſſa de ſouffrir qu'il luy rendit ce ſervice ; elle affecta une grande confuſion d'être obligée de l'accepter. On parla aux Sergens, qui de leur côté firent des difficultez, diſant qu'ils vouloient toute la ſomme, & qu'ils ne connoiſſoient point Gurich. On trouva un expedient pour terminer cette affaire ; la

Dame tira d'un Cabinet un Collier de perles qui paroissoit assés beau, & le leur mit entre les mains avec les deux cens pistoles que donna Gurich, qui demeura caution du surplus par le Procés verbal, promettant de le fournir le lendemain, à faute de quoy le Collier seroit vendu, & ils se retirerent. Enfin la Comtesse fit mille remerciemens à Gurich, & le pria de prendre la Lettre de change en nantissement, ce qu'il ne voulut jamais faire. Le lendemain il porta le reste de l'argent à Madame d'Auvergne, qui envoya chercher le Sergent: On luy rapporta son Collier, aprés que Gurich eut

compté le ſurplus de la ſomme, & on déchargea le Procés verbal. On témoigna tant de reconnoiſſance au pauvre Allemand; qu'il crut en pouvoir demander des preuves. La Comteſſe étoit fort parée, & n'avoit pas oublié le blanc & le rouge pour reparer les deſordres que l'âge & la débauche avoient pû faire ſur ſon teint. Gurich n'étoit pas inſenſible; & voyant qu'on ſe radouciſſoit, il preſſa, & n'oublia rien de ce qu'on a accoûtumé de faire quand on ayme, & qu'on veut eſtre heureux. On ſe fâcha d'abord, puis on ſe radoucit, & on le luy laiſſa eſperer. Quand il ſortit, la Gaſcone le tira à part, & luy dit qu'el-

le vouloit le ſervir, & qu'il luy laiſsât menager cet affaire; qu'il étoit juſte que ſa Maîtreſſe fit quelque choſe pour luy, puis qu'il avoit fait tout pour elle; qu'à la verité elle n'avoit jamais eu que de la fierté pour tous ceux qui l'avoient aymée, mais qu'auſſi perſonne ne l'avoit jamais obligée de ſi bonne grace; que d'ailleurs il y avoit beaucoup moins à craindre avec un Eſtranger qu'avec un François, parce que n'ayant pas encore d'habitudes à Paris, il garderoit plus aiſément le ſecret. La Gaſcone en parlant ainſi, regardoit une bague de valleur de trente piſtoles que Gurich avoit au doigt; il s'en

apperçût, & la luy donna pour l'engager à le ſervir avec plus de zele. Le lendemain Gurich trouva la Comteſſe beaucoup plus traitable: Elle luy dit, qu'on ne pouvoit ſe deffendre d'aimer un auſſi honneſte homme que luy; Que cependant il vouloit l'engager à faire un pas bien delicat: Qu'elle avoit eſté combattuë toute la nuit; Que la pluſpart des hommes ceſſoient d'aimer deſlors qu'ils étoient ſatisfaits; & qu'elle ſeroit bien malheureuſe s'il luy en arrivoit autant. En luy parlant ainſi, elle cachoit ſon viſage avec ſon Eventail, pour luy perſuader qu'elle rougiſſoit d'un aveu ſi ſincere. Gurich luy fit

mille protestations d'une éternelle fidelité ; & elle luy promit de luy dire le lendemain la résolution qu'elle auroit prise. La Gascone accompagna encore Gurich en sortant, & luy faisant redire toute la conversation qu'il avoit eüë avec sa Maîtresse, elle luy promit d'achever de vaincre ses scrupules : mais elle luy conseilla d'acheter à sa Maîtresse des attaches de Diamans, pour parer un habit neuf qu'elle avoit fait faire ; ou que s'il le jugeoit plus à propos, elle le meneroit chez un Joyalier, où Madame d'Auvergne en avoit marchandé ; qu'elle en avoit offert quatre cens pistoles, & qu'on les luy laissoit à cinq cens

cens. Gurich qui n'eſtoit pas en pouvoir de fournir cette ſomme ; parce que des mille piſtoles qu'il avoit apportées de Cologne il ne luy en reſtoit que deux cens, s'en deffendit , & répondit à la Gaſcone , qu'il croiroit faire injure à une femme de cette qualité, de luy offrir des preſens dans cette conjoncture , & qu'il ſembleroit qu'il voulut achetter ſes faveurs. La Gaſcone ne voulut pas le preſſer davantage, & le quitta , en l'aſſûrant qu'elle feroit ſon devoir. Le jour ſuivant Gurich ſe mit de ſon mieux , il alla chez ſa Maîtreſſe dans l'eſperance de recevoir la recompenſe de ſes ſervices : Mais il

fut bien étonné de la trouver délogée. Il s'informa des voisins ce qu'elle estoit devenuë ; Pendant qu'il les interrogeoit, il vit un homme qui la demandoit aussi, & qu'il avoit veu quelques fois chez elle. Il apprit de luy que c'étoit une avanturiere, qu'elle avoit esté Maîtresse du Chevalier de Minieus, qu'elle avoit couru le Pays avec luy ; & qu'aprés sa mort elle avoit pris le nom de Comtesse d'Auvergne ; que les meubles qu'il avoit veus n'étoient pas à elle ; qu'elle les loüoit d'un Tapissier ; que la Lettre de change qu'on luy avoit voulu donner, étoit supposée, & le fil de perle

un Collier du Temple. Gurich pensa tomber de son haut à ces tristes nouvelles: Ce qui l'embarrassoit le plus, c'étoit que les cinq cens pistoles qu'il avoit données aux Sergens, étoient destinées pour achetter des Meubles, que nous devions porter dans une Maison que nous avions loüée à la ruë Saint Benoist, & qui devoit estre vuide à la Saint Jean.

Il y demeuroit un Peintre, chez qui j'allois assez souvent pour passer mes chagrins. Un jour j'y trouvay un jeune homme fort bien fait, dont les cheveux frisez à grosses boucles, luy descendoient jusqu'à la ceinture. Nous entrâmes en conversa-

tion : Il me parut aſſez inſtruit des affaires du monde : Il ſçavoit l'Hiſtoire ancienne & moderne, parloit pluſieurs langues, & commençoit à peindre joliment en mignature. Il me demanda mon logis, & me vint voir le lendemain ; je luy donnay à dîner ; & comme je me dégoûtois des abſences de Gurich, je crûs celui-cy capable de me conſoler de ſa perte. Je m'informay de ſes affaires, & il s'en expliqua d'une maniere qui me parut aſſez franche. Il me dit qu'il eſtoit du pays du Maine, qu'il s'appelloit le Chevalier de la Renaudiere ; que ſon pere eſtoit né Gentilhomme ; comme il étoit Ca-

det de ſa Maiſon, il s'étoit mis dans les Finances pour gagner du bien ; qu'il s'étoit chargé du recouvrement des taxes faites ſur les faux Nobles en Bretagne ; ce qui luy avoit fait tant d'ennemis, qu'il y avoit eſté aſſaſſiné ; Qu'aprés la mort de ſon pere, ſa mere avoit eſté obligée de venir à Paris pour rendre ſes Comptes aux Traitans Generaux de ces taxes dans tout le Royaume ; & qu'elle l'avoit emmené avec elle ; que Madame de la Renaudiere s'en eſtant retournée aprés avoir terminé ſes affaires, l'avoit voulu remener dans le Mayne : Mais que les plaiſirs de Paris l'avoient tellement dé-

goûté de la Province, qu'il n'avoit pas voulu ſuivre ſa mere, qui s'étant fâchée de ſa reſolution étoit partie ſans luy laiſſer un ſol ; qu'il n'avoit pas eſté long-temps dans cet embarras ; qu'une femme de qualité avec qui il avoit fait connoiſſance, luy avoit promis de ne luy pas laiſſer manquer d'argent, pourvû qu'il voulut s'attacher auprés d'elle, & qu'il l'avoit fait pour ſe retirer de la neceſſité : mais qu'il y avoit trouvé des dégoûts effroyables, parceque cette Dame eſtoit vieille, & d'une converſation fort ennuïeuſe ; que lors qu'il pouvoit s'échaper d'elle, il alloit chez le Peintre où je l'avois veu, où étoit

une fille nommée Thereſe, qui n'étoit pas de naiſſance, & qui avoit peu de beauté, mais qui ne laiſſoit pas d'être fort agreable, parce qu'elle avoit beaucoup d'eſprit & d'enjouëment; Que ſa vieille en étoit devenuë jalouſe; Qu'elle le faiſoit épier. J'eus la curioſité de connoître cette Thereſe, dont il me diſoit tant de bien, pour voir ſi j'avois quelque avantage ſur elle, & ſi je pouvois rendre le Chevalier de la Renaudiere infidele. Il m'y mena; & quoy que j'y trouvaſſe tout ce qu'il m'en avoit dit, je crus pouvoir luy diſputer le cœur de ſon Amant. Cependant la fortune ſuſcita un autre obſtacle à mes

desseins. Je pris garde que le Chevalier alloit voir souvent Elismonde dans sa Chambre : Il prenoit plaisir d'être seul avec elle ; & quand je les surprenois ensemble, il me paroissoit qu'il y avoit quelque intelligence entr'eux, & leurs yeux sembloient se dire mille choses qui me faisoient de la peine.

Mes affaires estoient en cet estat, quand Gurich aprit qu'il avoit esté la dupe de la fausse Comtesse : Il falloit entrer dans quatre jours dans la Maison que nous avions loüée ; ainsi il n'y avoit pas de temps à perdre, si on vouloit achepter les meubles qu'on devoit y apporter. Gurich avoit écrit à son

ſon oncle, pour le prier de luy envoyer de l'argent, feignant d'avoir eſté volé : Mais il n'avoit point reçû encore de réponſe à ſa Lettre; & il ne ſçavoit ce qu'il en devoit eſperer. Il n'oſoit m'apprendre ſon avanture, de peur de recevoir une reprimende : Il jugea plus à propos d'en parler à Eliſmonde, & de concerter avec elle ce qu'il y avoit à faire, afin qu'elle me le dit, ſi elle le jugeoit à propos. Eliſmonde qui eſtoit devenuë ſenſible pour le Chevalier de la Renaudiere, & qui n'avoit plus rien de reſervé pour luy, ayma mieux lui faire cette confidence qu'à moy. Le Chevalier aprés avoir rêvé quelque temps,

luy dit : Il faut bien que ma Vieille donne, ou fasse donner cette somme ; en effet il luy en parla, & ils demeurerent d'accord, qu'elle feroit prester les cinq cens pistoles par son Banquier, à condition que Gurich luy remettroit entre les mains une Lettre de change de pareille somme sur son Oncle ; que les deniers seroient employez en meubles, dont on feroit un Inventaire ; au pied duquel Gurich, sa cousine & moy declarerions que c'étoit de ses deniers qu'ils avoient esté payez. Quoique la condition fust dure, il fallut l'accepter dans lembaras où l'on étoit : Mais c'étoit la difficulté de me faire signer. Gurich &

Elisinonde n'osoient m'en parler. Le Chevalier se chargea encore de cette Commission ; & me dit, que c'étoit pour l'amour de moy, qu'il avoit fait prester cet argent par sa Vieille, de quoy je ne demeuray pas bien persuadée. Cette Amante surannée voulut nous voir signer tous trois ; & je m'apperçûs qu'elle me regardoit tendrement. J'en avertis le Chevalier, qui me témoigna s'en peu soucier, & me dit qu'elle luy feroit bien achepter ce qu'elle luy donnoit. Dés que nous eûmes reçû l'argent du Banquier, nous achetâmes toutes les choses dont nous avions besoin, & nous les fîmes porter à la Maison que

nous avions loüée, le Peintre en estant sorty quelques jours avant le terme pour nous faire plaisir : Nous payâmes aussi ce que nous devions à nôtre Hôtesse, & nous nous en separâmes à son grand regret, parce qu'elle avoit formé de grands desseins sur Elismonde autant que j'en pus juger : Mais elle n'eut pas le loisir de les executer ; parceque les frequentes visites du Chevalier l'empéchoient d'aller aussi souvent dans sa Chambre, qu'elle l'auroit souhaité : Elle ne se rebuta pas neantmoins, & luy alla rendre visite à nôtre nouvelle Maison une fois seule, & une autre fois avec son Commandeur : Mais ils

y furent reçûs ſi froidement, qu'ils n'y retournerent plus. Cependant Gurich reçeut la réponſe de la Lettre qu'il avoit écrite à ſon Oncle, avec une Lettre de change de cinq cens piſtoles. Mechovius luy mandoit auſſi par la même Lettre, qu'il partiroit pour venir à Paris auſſi-tôt qu'il ſçauroit que nous ſerions dans nôtre Maiſon. Cet article fut cauſe que Gurich me montra la Lettre, & je luy conſeillay de me donner l'argent à garder, de peur qu'il ne ſe laiſsât encore attraper par quelqu'autre avanturiere. Il s'y reſolut avec peine, aprés m'avoir demandé, ſi je ne jugeois pas à propos de payer le Marchand

qui avoit fourni l'argent des meubles ; je luy répondis que son Oncle acquitteroit avant de partir la Lettre de change qui avoit esté tirée sur luy, ou en tout cas la payeroit quand il seroit arrivé ; Que comme il nous restoit peu d'argent, il ne falloit pas se défaire de celuy-là. Je ne voulus pas attendre Mechovius, parce qu'il m'auroit pressé d'épouser Elismonde, & j'aurois esté fort embarrassée à trouver des excuses pour m'en défendre ; ainsi je fus bien aise d'avoir de quoy changer de Climat. Je ne joüois plus depuis que j'avois l'amour en teste ; & il me falloit chercher d'autres ressources.

Je m'aperçûs que la Vieille estoit bien aise de m'avoir souvent auprés d'elle ; & je flattay sa folle passion, pour en tirer encore de quoy remplir davantage ma bourse. Je me voyois sur le point de partir en peu de jours, parce que Gurich avoit déja mandé à son Oncle, que nous avions loüé une Maison, qu'elle estoit meublée, & qu'il pouvoit y venir quand il voudroit : Mais j'avois peine à me separer du Chevalier de la Renaudiere, pour qui ma passion avoit augmenté depuis que je l'avois veu attaché auprés d'Elismonde. Pendant que je songeois aux moyens de m'en faire aymer, & de l'obliger

à ſuivre ma fortune ; il me vint dans la penſée, que comme il ſe laiſſoit plus toucher par l'eſprit, que par la beauté, il pouroit bien me preferer à Eliſmonde s'il connoiſſoit mon ſexe, & je reſolus de luy en faire confidence. Dans cette veuë je le menay promener au Pré aux Clercs, & luy dis ſincerement les engagemens que j'avois pris avec Eliſmonde ; les motifs qui m'y avoient porté ; les raiſons qui m'empéchoient d'achever mon Mariage ; & l'intereſt que j'avois de quitter Paris le plûtoſt qu'il me ſeroit poſſible ; Je luy repreſentay enſuite, que ſa Vieille eſtoit dégoutée de luy, ou pour mieux

dire, rebutée de ſes infidelitez ; ajoûtant qu'il n'avoit point d'autre party à prendre à mon ſens, que de reſter auprés d'Eliſmonde, pour l'épouſer quand je ſerois partie, ou de me ſuivre dans les voyages que j'allois entreprendre. Pour le premier point, repliqua le Chevalier, il n'y faut pas ſonger. J'ay regardé la converſation d'Eliſmonde comme un amuſement ; & j'ay pris plaiſir à me divertir de ſa ſimplicité ; mais je n'ay jamais eu deſſein de l'épouſer. A l'égard de l'autre propoſition il faut y rêver de mon côté : Je ne puis dans ces voyages ſubſiſter que par vôtre moyen ; vous vous laſſerez peut-être

de moy, & je me trouverois fort embarrassé sans argent dans un païs où je n'aurois nulle habitude. Il est facile, repris je, en l'interrompant de faire cesser cette crainte; quoique nous ayons peu de temps à rester icy, je puis encore vous épouser : Nous ferons publier un banc Dimanche à la premiere Messe, & nous aurons dispense des deux autres. Vous ne me connoissez pas assez, repartit-il froidement, pour prendre avec moy un engagement de si longue durée: Que sçavez-vous si j'ay du bien ? Et d'ailleurs j'ay une mere dont il faut avoir le consentement; ne parlons presentement que du voyage, le

reste viendra dans son temps. Je luy appris pour le determiner, que j'avois les cinq cens pistoles de la Lettre de change de Gurich, & deux cens encore que j'avois tirées de la Vieille ; Quoique je pusse dire au Chevalier, je n'en pus tirer une réponse plus positive, & il me quitta en m'assurant qu'il y penseroit. Il me parut neantmoins qu'il me regardoit de meilleur œil, depuis qu'il avoit connu mon sexe ; & même il recherchoit plus ma compagnie, que celle d'Elismonde. Je le pressois entierement de me rendre réponse, parceque je ne voulois pas que Mechovius me trouvât à Paris. Enfin je le vis entrer un matin

avec un visage assez content, j'étois encore au lit, il m'embrassa, & me dit : Partons quand vous voudrez ; j'ay balancé quelque temps à quitter Paris, je me suis representé que vous pouriez changer de sentiment quand vous en seriez éloignée : mais des raisons pressantes m'obligent à en sortir. Ma mere est venue, a découvert où je logeois, & veut absolument m'emmener avec elle ; j'aime mieux m'en aller avec vous. Aprés y avoir long-tems rêvé, nous resolûmes que nous irions à Versailles, & que nous y menerions Gurich & sa Cousine ; Que lorsque nous y serions arrivez nous envoirions Gurich à Saint Clou,

ſous pretexte de demander à un Officier de Monſieur, de l'argent que je luy avois gagné au jeu; Que nous ferions voir à Eliſmonde les Apartemens; & que lors que le Roy ſeroit party pour aller à la Chaſſe, je la quitterois, ſous pretexte d'aller chez Monſieur Bontemps demander un Billet pour voir la Ménagerie & Trianon; Que le Chevalier enſuite voyant que je tarderois trop à revenir la quitteroit auſſi, diſant qu'il alloit ſçavoir ce qui m'areſtoit ſi long-temps. Que ſitoſt que le Chevalier m'auroit rejoint nous retournerions en diligence à Paris par la premiere commodité que nous trouverions; & que dés

que nous y ſerions arrivez, nous envoirions chercher un Fripier, à qui nous vendrions tous les meubles de la Maiſon; & qu'enſuite enfin nous prendrions la poſte, pour nous aller embarquer au premier Port. La choſe réüſſit comme nous l'avions projettée. Nous arrivâmes d'aſſés bonne heure à Verſailles; & aprés avoit mangé un morceau à la premiere Hoſtelerie, j'envoyay Gurich à Saint Clou; il eut d'abord aſſez de peine à nous quitter, parce qu'il vouloit voir toutes les beautez de ce Palais: mais je le remis entre les mains de Forcadel, Contrôlleur general de la Maiſon de Monſieur, qui luy promit de luy faire

voir toutes les raretez de cette ſuperbe Maiſon, & de le bien regaler à la table des Maîtres-d'Hôtel, ce qui étoit un grand charme pour un Allemand. Je menay enſuite Eliſmonde au Louvre, & luy fis voir dîner le Roy, qui la regarda quelque tems; auſſi eſt-ce une blonde fort éclatante; & je crois vous l'avoir deja dit. Quand il fut party pour aller à la chaſſe, je menay Eliſmonde dans tous les Appartemens; je la quittay ſous le pretexte que j'ay dit, & la Renaudiere me ſuivit bien-tôt; & tous deux nous la laiſſames dans le Palais ſans nous mettre en peine de ce qu'elle deviendroit.

Dés que je fus arrivée à

nôtre Maiſon, je vendis tous les meubles, & les donnay à bon marché pour en avoir plûtôt de l'argent. J'en tiray bien encore mille écus, ſur leſquels je payay les Loyers, & rendis les Clefs à l'Hôte: aprés quoy je montay dans un Caroſſe de loüage, qui nous mena le Chevalier & moy au Bourg-la-Reine, où nous prîmes la Poſte, & arrivâmes encore de bonne heure à Orleans, où nous retînmes un Bâtteau pour nous deſcendre ſur la Loire juſqu'à Nantes, parceque le Chevalier m'avoit témoigné qu'il étoit fatigué de la Poſte. Nous logeâmes dans la meilleure Hôtellerie, qui eſt dans la Place du Martoir; & on

& on nous y donna une Chambre où il y avoit deux lits ; je me couchay la premiere, & m'endormis incontinent: Mais le Chevalier ne me laiſſa pas long-tems joüir de ce doux repos ; il vint ſe coucher auprés de moy, & m'embraſſa ſi étroitement, qu'il m'éveilla. Je voulus me lever, fort en colere de ſa hardieſſe, & fis un effort pour me débaraſſer de luy: Bon Dieu, qu'elle fut ma ſurpriſe, lors qu'en me debattant, je m'aperçûs que c'étoit une fille auſſi-bien que moy ! Ha! Chevalier, luy dis-je ? Pourquoy avez-vous ſi long-tems abuſé de ma credulité, pendant que je vous ouvrois mon cœur avec tant de franchiſe?

Si je vous avois découvert mon ſecret, repartit-t-elle, avec un grand éclat de rire, vous ne m'auriez pas menée avec vous, & je voulois quitter Paris abſolument. Hé! que voulez-vous faire de moy, repris-je, d'un ton languiſſant; ou plûtôt, que voulez-vous que je faſſe de vous-même? Pour moy, pourſuivit le feint Chevalier, en ſe mocquant de mon embaras, je ne puis ſouffrir les hommes; & depuis que nous nous connoiſſons, vous ne m'avez gueres vû d'empreſſement à les rechercher. Il y en avoit deux couchez dans la Chambre prochaine qui entendirent toute nôtre conversation: C'étoit deux Of-

ficiers de Vaiſſeaux qui alloient à Breſt. Ils crurent avoir trouvé une bonne occaſion de ſe divertir, ayant ſi prés de leur Chambre deux filles toutes ſeules. Ils entrerent dans nôtre Chambre, vinrent au lit où étoit encore ma Compagne, & voulurent la tourmenter. Pour moy j'étois déja levée, & preſque toute habillée, ce qui m'obligea à revenir; je ſaûtay ſur mon épée, & je leur en donnay quelques coups ſur les épaules. Ils voulurent ſe jetter tous deux en même temps ſur moy pour me deſarmer, tournant la choſe en plaiſanterie: Mais ils connurent bien-toſt que ce n'étoit pas une choſe auſſi

facile qu'ils se l'étoient imaginé. Je leur dis d'un ton ferme, que je les percerois s'ils ne se retiroient ; & ils furent contraints de le faire. Aprés qu'ils furent sortis, & que j'eus fermé la porte sur nous, j'achevay de m'habiller, & je representay au Chevalier, que si nous continuïons nôtre voyage ensemble, nous serions tous les jours exposez à de semblables avantures ; & je le fis resoudre à se mettre dans le Carrosse d'Orleans, & à s'en retourner à Paris, ce qu'elle fit. Aprés son départ je me fis connoître à ces deux Officiers de Vaisseaux pour le Chevalier Baltazar : Ils me firent mille caresses ; & nous allâmes en-

ſemble en Poſte à Breſt. Leur rencontre me fut fort utile, parce qu'ils me firent monter ſur un Vaiſſeau du Roy, qui alloit charger des Bleds à Danzich. Nous eûmes d'abord le Vent aſſez favorable : Mais enſuite il changea, & nous fumes battus quelque temps d'une furieuſe tempête, qui nous jetta ſur les coſtes de Hollande. Quand la tempête fut appaiſée nous continuâmes nôtre Route, & arrivâmes dans quinze jours de navigation à Danzich. C'eſt une grande Ville fort marchande, où il y a un grand abord d'Etrangers : Elle a eſté poſſedée autresfois par les Chevaliers de l'Ordre Teutoni-

que : Elle s'est mise ensuite en Republique, sous la protection du Roy de Pologne.

Comme je n'avois aucune affaire qui m'arretât à Danzich ; je resolus d'aller avec les Officiers à Vienne, où ils alloient recevoir les Ordres, & prendre des routes, pour mener en Hongrie des Compagnies qu'ils avoient levées. Ils me presenterent à l'Empereur, & luy dirent, que j'avois fort bien servi dans les Troupes de France ; j'en fus fort bien reçûë, & il me promit de me donner de l'employ. Peu de jours aprés, le Comte de Diektristein chambelland de Sa Majesté Imperiale, épousa Madame de Trautson, jeune veuve fort

aimable ; & il y eut le ſoir un grand Bal, où je vis toutes les Dames de la Cour. Il y en avoit de fort belles : mais elles n'avoient pas le bon air qu'ont les Françoiſes; je m'attachay auprés d'une petite blonde fort éveillée , avec qui nous nous divertiſſions de tous ceux qui danſoient. On me dit qu'elle étoit fille de la Comteſſe de Rapach, Dame d'honneur de l'Imperatrice. Son humeur avoit aſſez de rapport à la mienne ; nous étions toutes deux aſſés peſtes, & peu de gens échapoient à nôtre raillerie ; & à vous dire le vray, nous en avions une ample matiere dans cette Cour, où l'on veut imiter les manieres Françoiſes , à

quoy les Allemans ne peuvent réüssir, n'ayant pas la delicatesse & l'air galant, qui est particulier aux François. Tout ce qu'ils font est contraint, & tout ce qu'ils disent est affecté. Mademoiselle de Rapach n'étoit pas ainsi; tout ce qu'elle imaginoit étoit juste & naturel, & elle donnoit un tour si agreable à toutes ses expressions, qu'on ne pouvoit l'entendre sans admiration. Tout marquoit en elle son esprit. Ses regards étoient fiers, & il paroissoit une certaine activité dans toutes ses actions, qui marquoit sa penetration & la grandeur de son genie. Je n'étois pas la seule qui m'en étois apperçûë; &
l'Electeur

l'Electeur de Baviere l'avoit jugée ſeule digne de ſon eſtime dans cette Cour : Et ſi j'oſe dire ce que j'en penſe ; Quand il rompit avec la France pour ſuivre le party de la Maiſon d'Autriche, la crainte de ſe ſeparer de Mademoiſelle de Rapach y eut beaucoup de part. Elle ne me l'a jamais avoüé, quoy qu'elle m'ait fait beaucoup de confidences importantes : Mais j'ay lieu d'en faire ce jugement, ſur mille circonſtances que j'ay remarquées. Je goûtay tellement ſon eſprit, & j'y trouvay de ſi grands charmes, que les ſentimens que j'eus pour elle, ne furent guéres moins paſſionnez que ceux de l'Electeur.

La Chasse étoit le divertissement le plus ordinaire de l'Empereur; & comme il prenoit ce plaisir d'une maniere extraordinaire, j'eus la curiosité de voir une de ses parties. On s'y preparoit dés la veille; & on faisoit tendre des Toilles autour d'un espace vuide qui est au milieu du Prater: On appelle ainsi un Bois qui est à deux lieuës de Vienne. On faisoit battre toute la Forest par des Chiens courans, qui poussoient le Gibier dans cet espace, qu'on nommoit le Parc; & il étoit enfermé par la Cavalerie Imperialle, afin que ce qui y étoit une fois entré n'en pût plus sortir. Quand le Parc étoit remply

de Bêtes fauves & noires, l'Empereur s'y rendoit avec l'Imperatrice, les Seigneurs & les Dames de ſa Cour, pour tuër le Gibier à coups de Fuſil. Toutes les Dames vêtuës en Amazonnes, & la Capeline ſur la tête, tiroient à l'exemple de l'Imperatrice, avec une juſteſſe & une intrepidité merveilleuſe. Mademoiſelle de Rapach déchargea ſon Fuſil ſur un Sanglier, qui ſe ſentant bleſſé courut à elle, & creva ſon Cheval avec ſes deffenſes. J'étois auprés de cette belle, & fus ſurpriſe en la voyant tomber: Je courus à ce furieux Animal, que je tuay d'un coup de Sabre ; & enſuite j'allay relever Mademoiſelle de Ra-

pach, qui me dit mille fois qu'elle me devoit la vie, & qu'elle ne perdroit jamais le ſouvenir d'un ſervice ſi important. L'Electeur de Baviere qui étoit auprés de l'Empereur, vit de loin ce qui ſe paſſoit, & picqua à toute bride pour ſecourir ſa Maîtreſſe. Lors qu'il vit que je l'avois prevenu, il me fit mille honneſtetez, & me demanda ſi je voulois m'attacher à luy; & je luy proteſtay que je tacherois de meriter par quelque choſe d'important l'honneur qu'il me faiſoit. L'Electeur & Mademoiſelle de Rapach n'eurent depuis rien de reſervé pour moy. Je devins leur confidente, & mes conſeils ne leur

furent pas inutils. L'Empereur qui étoit bien aiſe d'attacher le Duc de Baviere à ſes intereſts, de peur qu'il ne ſe jettât dans les intereſts de la France, le preſſoit d'épouſer l'Archiducheſſe Marie Antoinette ſa fille, ce qui mettoit au deſeſpoir Mademoiſelle de Rapach : Ce n'eſt pas qu'elle ſe fut flattée d'épouſer ce Prince ; Mais elle craignoit que lors qu'il ſeroit marié avec l'Archiducheſſe, qui avoit beaucoup de charmes, il ne ceſsât de l'aimer. Elle témoignoit ſes chagrins à l'Electeur, ce qui l'obligeoit à differer autant qu'il pouvoit la concluſion de ſon Mariage. Le Prince Charles de Loraine, qui voyoit d'un

œil jaloux les grands égards qu'on avoit pour l'Electeur à la Cour Imperiale, tâcha de tirer avantage du peu d'empressement que ce Prince témoignoit, d'entrer dans l'alliance de l'Empereur ; & fit dire par ses Emissaires des choses qui auroient pû nuire au Duc de Baviere, s'il n'y avoit apporté un prompt remede. Je découvris cette intrigue ; j'en avertis l'Electeur, à qui je representay qu'il n'y avoit point à balancer ; Qu'il falloit épouser l'Archiduchesse avant que de partir pour l'Armée, ou se jetter dans le party de la France. Et comme il ne vouloit pas faite le dernier, il se resolut à ce Mariage, pour-

veu que Mademoiſelle de Rapach y conſentît. Lorſque je vis qu'il avoit encore le foible de faire ceder l'intereſt de ſa fortune à celuy de ſon amour, je m'offris d'en parler à ſa Maîtreſſe, & de luy en faire comprendre la neceſſité. Il m'embraſſa, & me dit qu'il n'y avoit rien que je ne deuſſe attendre de ſa reconnoiſſance, ſi je pouvois la faire entrer dans ce concert. Dés que je l'eus quitté, j'allay trouver Mademoiſelle de Rapach, à qui je dis tant de choſes, qu'enfin je luy fis ſurmonter toutes ſes défiances, & la convainquis, qu'elle ne pouvoït douter ſans injuſtice, de la fidelité de l'Electeur. Je ne ſçaurois

vous exprimer qu'elle fut la joye de ce Prince, lorſque je luy appris l'heureux ſuccés de ma negociation. Aprés m'avoir dit mille choſes obligeantes, il alla trouver Mademoiſelle de Rapach chez l'Imperatrice ; y reçut de ſa bouche la confirmation de la bonne Nouvelle que je luy avois donnée. Lors qu'il ſe vit hors d'inquietude, ſur ce qui regardoit ſon amour, il ſongea aux intereſts de ſa fortune, & acheva ſon Mariage avec l'Archiducheſſe. On en fit la Ceremonie dans l'Egliſe des Auguſtins Déchauſſez : L'Evêque de Raab leur donna la Benediction, & celebra la Meſſe, aſſiſté de quatre autres Prelats, & de plu-

ſieurs Eccleſiaſtiques. La Muſique de l'Empereur chanta quelques Motets, pendant que l'Artillerie des Ramparts fit une décharge generale. Lorſque la Meſſe fut achevée, les nouveaux Mariez furent conduits par une Gallerie ornée des plus riches Tapiſſeries de ſa Majeſte Imperiale, à l'Apartement qu'on avoit meublé pour l'Electeur. Aprés que la Compagnie s'y fût reposée quelque temps, elle entra dans la Sale des Chevaliers, où elle trouva un ſuperbe repas. L'Empereur ſe plaça au milieu de la table ſous un Dais, ayant l'Imperatrice ſa femme à ſa droite, & l'Imperatrice Doüairiere à ſa gauche. L'Elec-

teur de Baviere s'assit auprés de l'Imperatrice sa belle-Mere, & l'Electrice à costé de l'Imperatrice Eleonor. Les Ambassadeurs d'Espagne & de Venise se trouverent aussi à ce Festin : Mais le Nonce du Pape, n'y voulut pas assister, par des raisons qui me sont inconnuës. L'Electeur partit peu de jours aprés pour aller au Camp devant Neuhausel, & j'eus l'hõneur de l'y accompagner : Il auroit bien souhaité que je fusse restée auprés de Mademoiselle de Rapach pour luy en donner des nouvelles : Mais elle ne voulut pas me le permettre ; disant qu'elle me confioit la personne de l'Electeur, & que je luy en répondrois. Je

fus presente à leur adieu, qui fut fort tendre. Le Duc de Baviere jura mille fois à Mademoiselle de Rapach, que son Mariage n'avoit rien diminué de la vivacité de ses sentimens pour elle, & qu'il l'aimeroit toute sa vie.

Dés que l'Electeur fut arrivé au Camp, on tint Conseil de Guerre sur la nouvelle qu'on avoit reçeuë, que les Turcs avoient assiégé Strigonie, dont on resolut le secours. Le Duc de Baviere m'envoya porter l'Ordre à sa Cavalerie, qui attendoit à Sablonitz les Troupes de Franconie & de Cologne, d'avançer leur marche, & de venir joindre l'Armée à Comore sans differer davan-

tage. Nous partîmes le ſept Aouſt, avec quatre-vingt-dix Eſcadrons & quarante Bataillons, qui compoſoient une Armée de trente-cinq mil hommes, commandée par l'Electeur, & par le Prince Charles de Lorraine. Nous allâmes camper à Comore, & nous paſsâmes le Danube ſur deux Ponts qui avoient été conſtruits à cet effet. Nous continuâmes enſuite nôtre Marche vers Strigonie, & nous logeâmes à trois lieuës de cette Place. Nous n'arrivâmes que le onziéme à la veuë du Camp des Ennemis, parce qu'il fallut paſſer deux Défilez. Le treize nous campâmes à Neuvil, vis-à-vis des Turcs, un Ma-

rais entre-deux. Comme il auroit été dangereux de le traverſer à la veuë d'une Armée beaucoup plus forte que la nôtre, nous fimes ſemblant de nous retirer, pour obliger le Seraſkier à nous ſuivre, ce qui réüſſit. Il ſe mit incontinent en marche pour traverſer le Marais, dont une partie étoit inondée, ce qui empécha les Turcs de ſe mettre en bataille. Nous les chargeâmes dans ce deſordre, & nous les défimes; nous les pourſuivîmes, & nous nous emparâmes de leur Camp, ce qui les obligea à lever le Siége. Aprés que nous eûmes jetté du ſecours dans Strigonie, nous retournâmes devant Neuhauſel, & nous preſsâmes ſi vigoureuſement

la Ville, que nous la prîmes d'assaut le dix neuf du même mois. J'y entray des premiers; & m'étant jetté dans une Maison où j'entendois grand bruit, j'y trouvay un Turc de bonne mine, qui étoit environné par quatre Soldats qui le pressoient vigoureusement; & quoy qu'il fût blessé en plusieurs endroits, il ne leur vouloit pas demander quartier. Une femme de bonne mine s'étant saisie d'un Sabre, faisoit effort pour le joindre. Je levay les yeux sur elle, & fus bien surprise quand je la rconnus pour ma Grecque; elle se remit aussi mon visage, & me pria de sauver cet homme, m'assurant qu'il avoit du me-

rite , & qu'elle luy avoit de grandes obligations. Je me mis incontinent en devoir de luy rendre ce ſervice : Mais je m'en étois aviſé trop tard ; Lorſque les Soldats ſe retirerent, il tomba mort à mes pieds. Ma Grecque en parut fort touchée, & je fis ce que je pus pour l'en conſoler. Je la menay au logis qui m'avoit eſté marqué ; & aprés que nous eûmes fait un leger repas, pour nous delaſſer de la fatigue de cette journée, je luy demanday qui étoit celuy dont elle regrettoit tellement la perte? Et elle m'apprît qu'il s'appelloit Rais-Celebi ; Qu'il avoit été Capitaine de Galere ; & qu'il l'avoit priſe ſur

les Costes de Toscane, dans le temps qu'elle m'alloit chercher en Italie, où on luy avoit dit que je m'étois retirée ; Qu'elle n'avoit rien trouvé en luy de Corsaire ; que bien loin de la traitter en Esclave, il avoit toûjours eu pour elle beaucoup de déference ; Que le Grand-Visir, dont il étoit fort connu, l'avoit obligé de quitter le service de la Mer, & de passer avec luy en Hongrie ; Et qu'enfin il l'avoit chargé de conduire du secours dans Neuhausel, de quoy il s'étoit acquitté avec beaucoup de valleur & de conduite ; Mais qu'il avoit peri malheureusement, comme je l'avois veu, à la prise de cette place.

L'Electeur

L'Electeur aprés s'être reposé quelque temps à Neuhausel retourna à Vienne; moins pour revoir l'Electrice, que pour apprendre si l'absence n'avoit apporté aucun changement dans le cœur de Mademoiselle de Rapach; je l'y accompagnay, & je menay avec moy ma Grecque, dont je luy contay les avantures; & il eut la bonté de la mettre auprés de Sa Maîtresse, afin qu'il pût sçavoir par elle, si cette fille luy seroit toûjours fidelle pendant qu'il seroit à Munich, où il étoit obligé d'aller pour y conduire l'Electrice, qu'il étoit bien aise de faire voir à ses Sujets.

Les Bourgeois de Munich, Ville Capitale de Baviere, firent une ſuperbe entrée à l'Electeur & à l'Electrice. Ils allerent ſous les armes, richement vêtus, au devant de leur Souverain, & de la nouvelle Ducheſſe, juſqu'à Zendendari, Village à une lieuë & demie de Munich, & les saluërent par pluſieurs décharges de Mouſqueterie. L'Electeur & la Princeſſe ſa femme, qui étoient dans une Caléche découverte, entrérent par la porte d'Iſare, au tintamarre de l'Artillerie des ramparts. Ils trouverent dans la Place deux Regimens d'Infanterie en bataille, l'un de Troupes reglées, & l'autre de Bourgeoiſie, qui firent

plusieurs salves à leur approche. Aprés avoir passé sous des Arcs de triomphe ornez d'Inscriptions faites au sujet de leur Mariage, ils arriverent au Palais Electoral, où ils entrerent par la porte Imperiale. Toutes les Dames de la Cour les receurent au pied de l'Escallier, superbement parées, & toutes brillantes de pierreries. L'Electeur les retint à souper; & en sortant de table on commença le Bal.

Le lendemain l'Electeur mena la Princesse sa femme, voir le Château de Staremberg, bâty sur un Rocher à quatre lieuës de la Ville au milieu d'un Lac. On monta en Carosse d'assez bonne

heure ; & lors qu'on fut ar-
rivé au bord du Lac, on
mit pied à terre ſous des Ten-
tes, où l'on trouva le dîner
preparé avec autant de pro-
fuſion & de delicateſſe, que
ſi on euſt eſté à Munich
Aprés le repas, toute la Com-
pagnie entra dans un grand
Vaiſſeau, qu'on nomme le
Bucentaure. Ce grand Bâti-
ment étoit doré depuis la
Proüe juſqu'à la Poupe. Pour
entrer dans les Chambres, il
falloit paſſer ſous un Porti-
que, devant lequel on voyoit
une Fontaine qui jettoit, à
trente pieds de hauteur, l'eau
qu'une Pompe tiroit du Lac
pour la faire monter au Re-
ſervoir. Du Portique on al-
loit dans une grande Sale ac-

compagnée de deux Cabinets. Une Gallerie fermée d'une Balustrade dorée, regnoit tout autour de cette Sale, & plusieurs Statuës étoient posées de distance en distance sur cette Ballustrade. Le Château de poupe étoit porté sur deux Lions qui soûtenoient un grand Fanal. On voyoit sur la Proüe un Colosse doré, representant Neptune, qui tenoit d'une main un Trident, & de l'autre sembloit amener les Voilles. La Sale & les Cabinets étoient ornez au dedans de riches Tapisseries, & les Bancs couverts de carreaux de brocard d'or, remplis de duvet. Cette lourde Machine étoit conduite

ſieurs petits Bâtimens, qui f
rent divers mouvemens, pen
dant que les Fuſées crevan
en l'air formoient divers chi
fres de feu, des lettres q
compoſoient les Noms c
leurs Alteſſes Electorales.

Je paſſay tout l'Hyver
Munich, où je m'apperçû
que le Prince Clement c
Baviere étoit en comme
ce de gallanterie avec Ma
demoiſelle Lichteſtein, fil
d'honneur de l'Electrice: leu
Intrigue avoit commencé
Vienne avant le Mariage c
ſon frere; & ſa paſſion avo
toûjours augmenté depui
Mademoiſelle de Creange
qu'il avoit aimée aupara
vant, & qu'il negligea de
puis ſon retour, en devin
jalouſe

jalouſe, & s'en plaignit pluſieurs fois au Prince, qui ſe juſtifia ſi mal, qu'il augmenta ſon dépit. Les deux Rivales prirent plaiſir de ſe vanger en pluſieurs occaſions, & enfin en vinrent à une querelle, qui partagea toute la Cour. Madem. de Creange avoit beaucoup de jugement, un eſprit ſolide ; elle parloît peu, mais elle ne diſoit rien qui ne fut fort juſte. Elle engagea le Comte de Siane General des Troupes de Baviere dans ſes intereſts, ce qui fut cauſe que l'Electeur eut de grands égards pour elle. Mademoiſelle de Lichteſtein étoit plus vive : Elle avoit les reparties promptes & la raillerie fine ; &

par cent cinquante Rameurs qu'on ne voyoit point, comme dans le Bucentaure de Venise ; & leurs Rames étoient peintes de differentes couleurs avec des filets d'or. Ceux qui n'avoient pas pû entrer dans le Bucentaure, étoient dans de petites Gondoles, qui luy servoient de Cortege, & formoient une espece d'armée Navalle. Lors qu'on approcha du Château, les Canons du Fort saluërent le Bucentaure, qui leur répondit incontinent par la décharge de son Artillerie. Toute la Cour soûpa & coucha dans ce Château, où elle se divertit le lendemain à divers jeux, la pluye l'ayant obligée à s'y arrester. Le jour

ſuivant, le temps s'étant remis au beau, on ſe rembarqua, & on alla dîner à Bolſen-hoſten, Maiſon de plaiſance ſur le bord de l'eau. L'Electeur y avoit mandé les Officiers de la Venerie, qui ayant lancé pluſieurs Cerfs, les pourſuivirent juſqu'au lac, où croyant trouver un azille, ils furent tuez à coups de Fuzil par l'Electeur, & par les Seigneurs qui avoient eſté de cette partie. On remonta enſuite en Batteau, pour donner aux Dames le divertiſſement de la Peſche, non ſeulement des Poiſſons, mais encore de ces Huiſtres qui portent les Perles. Cette feſte fut terminée par un feu d'Artifice diſtribué dans plu-

ſieurs petits Bâtimens, qui ſirent divers mouvemens, pendant que les Fuſées crevant en l'air formoient divers chiffres de feu, des lettres qui compoſoient les Noms de leurs Alteſſes Electorales.

Je paſſay tout l'Hyver à Munich, où je m'apperçûs que le Prince Clement de Baviere étoit en commerce de gallanterie avec Mademoiſelle Lichteſtein, fille d'honneur de l'Electrice: leur Intrigue avoit commencé à Vienne avant le Mariage de ſon frere ; & ſa paſſion avoit toûjours augmenté depuis. Mademoiſelle de Creange, qu'il avoit aimée auparavant, & qu'il negligea depuis ſon retour, en devint

jalouſe,

jalouſe, & s'en plaignit pluſieurs fois au Prince, qui ſe juſtifia ſi mal, qu'il augmenta ſon dépit. Les deux Rivales prirent plaiſir de ſe vanger en pluſieurs occaſions, & enfin en vinrent à une querelle, qui partagea toute la Cour. Madem. de Creange avoit beaucoup de jugement, un eſprit ſolide; elle parloît peu, mais elle ne diſoit rien qui ne fut fort juſte. Elle engagea le Comte de Siane General des Troupes de Baviere dans ſes intereſts, ce qui fut cauſe que l'Electeur eut de grands égards pour elle. Mademoiſelle de Lichteſtein étoit plus vive: Elle avoit les reparties promptes & la raillerie fine; &

elle avoit mis dans ſon party la pluſpart des jeunes gens de la Cour. Les derniers jours du Carnaval on fit un Virſtchaf ; je crois que vous ſçavez, Madame, que c'eſt une Maſcarade, où chacun prend l'habit de quelque nation, ou de quelque profeſſion. Mademoiſelle de Lichteſtein s'habilla en Laitiere ; & comme chaque Perſonnage diſtribue des Vers qui conviennent à ſon habit, cette malicieuſe fille en compoſa, dont le ſens étoit ; qu'elle n'avoit du laict que dans ſon pot, mais qu'il y en avoit d'autres qui le portoient dans leurs Mamelles, voulant faire croire par là, que Mademoiſelle de Creange avoit

travaillé à multiplier le monde : Quoique cette fille euſt autant de prudence que de penetration , elle ne pût ſe poſſeder : Elle prit pour elle ce qui étoit dit en general, & fit un grand éclat ; ce qui luy porta beaucoup plus de préjudice , que ſi elle n'en avoit rien témoigné. L'Electeur prit le party de Mademoiſelle de Creange , & obligea la Princeſſe ſa femme à renvoyer Mademoiſelle de Lichteſtein à Vienne. Cette fille voulut ſe vanger avant que de partir : Et comme elle avoit eu quelque connoiſſance de l'amour de l'Electeur pour Mademoiſelle de Rapach , elle avertit l'Electrice ; elle eut de la peine d'abord

à le croire : Mais Mademoiselle de Lichteſtein ayant trouvé moyen d'intercepter un paquet de ma Grecque pour moy, dans lequel il y avoit une Lettre de Mademoiſelle de Rapach pour l'Electeur, elle convertit les doutes de cette Princeſſe en certitude. L'Electrice qui avoit beaucoup de prudence diſſimula ſon chagrin, & ſe contenta de donner à Mademoiſelle de Lichteſtein une Lettre pour l'Empereur, par laquelle elle prioit ce Prince, d'empécher que le Duc de Baviere ne retournât à Vienne pour les raiſons que cette fille luy diroit.

L'Empereur fit ce que ſa fille ſouhaitoit ; & par cette

défenſe irrita l'Electeur d'une telle maniére, qu'il fut ſur le point de ſe jetter dans le party de la France. Neantmoins pour en cacher le veritable motif, il prit pour pretexte de ſon mécontentement, que le Prince Charles de Loraine avoit le Commandement en Chef de l'Armée, quoy qu'il n'eût point de Troupes, & s'attribuoit par ce moyen la gloire de tous les heureux ſuccés. L'Empereur qui avoit intereſt de ménager le Duc de Baviere luy donna ſatisfaction ſur tout ce qu'il ſouhaitoit: Mais comme je n'étois plus alors avec luy, cela ne put pas venir à mon ſujet. L'Electrice connut par la

Lettre de ma Greque, la part que j'avois eu à la confidence de ſon Epoux, & le pria de m'éloigner. Il s'en offrit une occaſion honnorable dont il ſe ſervit pour contenter l'Electrice ſans paroître ingrat envers moy. La nouvelle vint à Munich, que le Roy Catholique eſtoit fort malade; & qu'il n'y avoit pas apparence qu'il en revint. Cette ſucceſſion regardoit l'Electrice, qui étoit le ſeul fruit du Mariage de l'Empereur avec l'Infante d'Eſpagne, ſœur de la feuë Reine de France, ſur la ſupoſition que faiſoient les Partiſans de la Maiſon d'Autriche, que la renonciation que la Reine de France avoit faite par ſon

Contract de Mariage à d'une ſucceſſion qui n'étoit pas encore échuë, excluoit Monſeigneur le Dauphin. Dans cette veuë il m'envoya en poſte à Madrid, avec des Lettres pour la Reine Mere, & pour le Duc de Medinaceli Chef des deux principales factions de cette Cour, pour les engager dans ſes intereſts. La Reine Mere, qui étoit ſœur de l'Empereur, ſoûtint le parti de la Maiſon d'Autriche : Mais le Duc de Medinaceli avoit des Droits qui luy étoient particuliers, & pretendoit, qu'en cas que les Allemands fuſſent exclus, il falloit venir à luy qui étoit du ſang Royal de Caſtille, quoy qu'il y eût

peu d'aparence, que plusieurs grands qui n'auroient pas voulu luy ceder, se fussent resolus à le reconnoître pour Souverain ; & ainsi l'Electeur pretendoit engager ce Duc dans ses interests contre la France, lors qu'il verroit qu'il n'y avoit rien à esperer pour luy-même. Vous apprendrez, Madame, par une autre Lettre quel fut le succés de mon voyage ; & vous me permettrez de finir celle-cy, en vous assurant que je suis : Vostre tres-humble, & tres obeïssante Servante,

MAGDELEINE DELFOSSES.

J'AY fini ma precedente, Madame, par mon départ de Munich ; & je me ſuis engagée à vous apprendre mon voyage d Eſpagne, où a commencé l'Intrigue qui a donné lieu aux embarras dans leſquels je me trouve encore preſentement. J'allay en poſte juſqu'à Oſtende, où je m'embarquay pour aller deſcendre à Cadix : Je repris la Poſte en cet endroit, & je me rendis à Madrid. J'y appris que le Roy étoit en parfaite ſanté ; & ainſi je jugeay qu'il ſeroit inutile de rendre mes Lettres. Je me contentay d'en donner avis à l'Electeur de Baviere ; & cependant je demeuray à Ma-



drid ſans me faire connoître. Mon ſeul divertiſſement étoit de m'aller promener au Pardo. Vous ſçavez, Madame, que c'eſt le Cours de cette Ville. Les uns s'y promenent à pied, & les autres en Carroſſe. Quand on eſt Eſtranger, & qu'on eſt tout ſeul, on eſt bien-tôt abordé par quelque Courtiſane: C'eſt là qu'elles cherchent leurs Dupes. Je n'en fus pas plus exempte que les autres. Une de ces Filles qui paroiſſoit bien faite autant qu'on en pouvoit juger à travers le voile qui la cachoit, me vint joindre, & lia converſation avec moy. Je luy trouvay de l'eſprit à la maniere du pays; où toute la converſation rou-

le ſur des pointes, qu'ils appellent Requiebros dans la langue du pays : Elle me demanda ſi je voulois eſtre ſon Amant ; & aprés que j'eus accepté le party, elle m'engagea à venir tous les ſoirs au Pardo pour joüir de ſon entretien. Comme j'étois fort deſoccupée alors, je fus bien aiſe de pouſſer l'avanture à bout. Je fus aſſez exact deux ou trois fois à me trouver au rendez-vous : Mais un ſoir voyant qu'elle tardoit trop long-temps à venir, je m'accoſtay d'une autre. Elle me ſurprit dans ce tête-à-tête ; & m'accuſant d'infidelité, comme ſi nous avions eû grand commerce enſemble ; elle m'accabla d'injures ; je

vis même l'heure que son emportement iroit plus loin, & qu'elle me prendroit à la gorge; Mais enfin, Dieu mercy, j'en fus quitte pour des reproches. Cette avanture me fit renoncer à une galanterie si dangereuse; & dés le lendemain je repris l'habit de mon sexe. J'allay rendre visite à Madame la Comtesse de Soissons, qui étoit arrivée depuis peu à Madrid, qui logeoit à l'Hôtel des Ambassadeurs extraordinaires. Elle me reçût fort bien. Et comme elle aime toûjours le jeu, je me mis de ses Parties. Je fis assés bien mes affaires; & dans une seule séance je gagnay mille pistoles au Duc de Pastra-

ne. J'aurois fixé mon sejour à Madrid, si la fortune eût toûjours continué de me favoriser ; Mais un jour pendant que j'étois chez la Comtesse de Soissons, on entra dans ma Chambre ; on crochetta ma Cassette, & on prit tout mon argent. Pour comble de malheur, je perdis au jeu ce que j'avois porté sur moy, & encore quelque chose sur ma parole. Le lendemain lors qu'on vit chez la Comtesse que je ne prenois point de Cartes, on en voulut sçavoir la cause, & je racontay mon avanture. Tout le monde témoigna y prendre part, sans que personne s'offrit à reparer ma perte. Cependant lorsque je fus de

retour chez moy, je trouvay un Diamant de deux cens pistoles dans ma poche, sans que je peusse deviner qui l'y avoit mis; je m'imaginay neantmoins que c'étoit le Marquis de Cogolludo fils du Duc de Medinaceli, parce qu'il me pria de luy rendre service auprés de la Comtesse de Soissons, pour qui il avoit une passion violente. Je me trouvay fort embarrassée; d'un côté je n'étois pas propre à jouër un personnage qui est toûjours dangereux, soit qu'on soit écoutée favorablement, ou rebutée, principalement quand on s'adresse à des personnes de ce rang; & d'ailleurs je ne suis point ingrat-

te, & j'ay peine à refuſer quelque choſe aux perſonnes à qui j'ay obligation. Pour me tirer de cet embarras, je reſolus d'aller ſaluër la Reine, de qui j'avois l'honneur d'être fort connuë, l'ayant veuë ſouvent à Saint Clou, & à Verſailles pendant que j'étois dans le Regiment de Bertillac; je luy offris mon ſervice, & n'allay plus que rarement chez la Comteſſe. Leurs Majeſtez Catholiques étoient alors au Buen-Retiro; Et comme elles y ménent ordinairement peu de monde, je crûs l'occaſion favorable pour aller faire mon Compliment à la Reine: Elle ne put me reconnoître avec mon nouvel ha-

bit, & fut entierement étonnée quand je luy dis que j'étois le Chevalier Baltazart, qui avoit eu plusieurs fois l'honneur de la saluër en France. Elle me fit un accuëil obligeant, & me fit esperer de me donner la Charge de Camarera-Maïor, ou de sa premiere femme de Chambre qui venoit de vacquer. Je compris bien qu'elle auroit été bien aise d'avoir auprés d'elle une personne de confiance, & d'un cœur ferme dans la scituation où elle se trouvoit, sçachant bien que la Reine-Mere avoit pour elle une haîne secrette, parce qu'elle tâchoit d'entretenir une bonne intelligence entre la France &

l'Eſpagne. Cependant il arriva quelque temps aprés des choſes qui l'empécherent de me témoigner ſa bonne volonté.

Vous ſçavez, Madame, qu'il eſt défendu aux Marchands étrangers de trafiquer au Mexique & au Perou ; Quelques François y apporterent des Marchandiſes de leur pays, ce qui fut cauſe que le Conſeil d'Eſpagne les taxa à de grandes ſommes, pour leſquelles on ſaiſit tous leurs effets. Le Marquis de Feuquiéres en demanda juſtice, par ordre du Roy ſon Maître, & ne put l'obtenir. Loüis le Grand voyant que les voyes de la douceur étoient inutiles, eut

recours à la force, & envoya en Eſpagne ſa Flotte, commandée par le Maréchal d'Eſtrées, & par le Duc de Vivonne.

Cette Flotte bloqua le Port de Cadix, & jetta l'épouvante le long de la Côte. Dans cette conjoncture la Reine n'oſa prendre à ſon ſervice une ſujette du Roy tres-Chrêtien, qu'on ſçavoit être capable d'une action hardie, de peur que ſes ennemis, qui tâchoient d'empoiſonner ſes actions les plus innocentes, ne ſe ſerviſſent de ce pretexte, pour donner de la défiance au Roy ſon Epoux, qui ſe laiſſoit un peu trop gouverner par la Reine ſa Mere: Elle me comman-

da de retourner en France, & me donna deux cens Pistoles pour faire mon voyage.

Je repris l'habit de Cavalier, j'acheptay un Cheval; & de peur qu'on ne crut que j'allois chercher la Flotte de France, je pris le chemin de la Biscaye, & allay à Bilbao, Ville capitale de cette Province, à dessein de m'embarquer. J'y remarquay une chose assez surprenante. Toutes les filles y vont rasées, & tête nuë, n'osant laisser croître leurs cheveux, ny porter le Voille qu'elles ne soient mariées. La Mer est à une lieuë de la Ville. Aprés que je me fus un peu reposée, j'y allay, pour voir si j'y trouverois quelque Vaisseau prest

à mettre à la voile pour aller en France. Pendant que je m'en informois, j'apperçûs un homme qui se promenoit seul, & j'allay le joindre, pour sçavoir de luy s'il avoit dessein de faire le même voyage. Il me dit qu'il étoit Hollandois, & se nommoit Durand; qu'il avoit chargé des laines à Bilbao, qu'il alloit les porter à Bordeaux pour avoir des Vins, & qu'il n'attendoit que le Vent pour partir. Nous eûmes une longue conversation sur divers sujets. Et comme il prit quelque plaisir à mon entretien, il m'offrit passage sur son bord, & me pria d'aller loger avec luy, ce que j'acceptay. Le lende-

main il arriva tant de monde à l'Hôtellerie, que l'Hôte ne pût nous donner qu'un lict pour nous-deux. Dans cet embaras je passay la nuit sur des chaises, & ne voulus point coucher avec le Hollandois, quoy qu'il m'en pressât fortement. Ce refus le fit entrer en quelque soupçon sur mon sexe ; & il y fut confirmé par la personne à qui j'avois donné mon linge à blanchir. Lors qu'il fut jour, nous retournâmes au Port, & en chemin il m'appella deux ou trois fois, Madame ; j'en fus surprise, & luy demanday, s'il me trouvoit le visage trop effeminé pour un homme. Dites plûtôt trop beau, repartit-il. Enfin il

me dit tant de douceurs, & il me parla d'une maniere si tendre, qu'il m'arracha mon secret. C'est le foible de nôtre sexe, de ne pouvoir resister aux flateries. Il me dit, qu'il ne tiendroit qu'à moy de l'épouser; Et quoy que je connusse que c'étoit un grand avantage pour moy, je luy dis qu'il ne falloit pas y penser que nous ne fussions arrivez en France, & qu'il n'eût abjuré son heresie, ne voulant point d'un Mary protestant. Il me promit de faire tout ce que je voudrois; mais il ne put me faire changer de resolution. Cependant sa passion augmentoit par la resistance. Et comme nous couchions dans une même

Chambre, il paſſa dans mon lict lors qu'il me crut endormie. Je me levay bruſquement, & luy dis mille duretez pour le punir de ſon indiſcretion. Lors qu'il m'eut appaiſée, il voulut s'émanciper auprés de moy; & j'en fus ſi irritée, que je ſautay à un de mes Piſtolets, & luy dis de prendre un des ſiens, pour me faire raiſon de ſon peu de reſpect; bien loin de m'obeïr, il ſe jetta à mes pieds qu'il moüilla de ſes larmes, & me dit des choſes ſi ſoûmiſes, que je fus contrainte de luy accorder le pardon qu'il me demandoit. Je ne voulus plus neanmoins coucher dans ſa Chambre; je priay l'Hôte de ſouffrir

que je prisse un lict dans celle de ses filles, aprés luy avoir découvert mon sexe. Il n'y avoit plus d'apparence de porter l'habit de Cavalier, étant connuë pour fille. Durand qui en connut la necessité, me fit faire par un Tailleur François, une Sultane d'une étoffe fort rare. Il me trouva si belle sous cet habit ; soit que la nouveauté de cet habillement, dont on n'avoit pas encore la mode en Espagne, m'eût donné des agrémens que je n'avois pas, ou que répondant mieux à ses desseins, il eût relevé ses esperances : Mais enfin il me parut tout transporté. Sa passion luy avoit tellement troublé l'esprit ; que comme il

il me croyoit d'une fort grande qualité ; il se fit faire des habits tous couverts de galons d'or ; & oubliant qu'il étoit Marchand, se fit appeller, le Comte de la Durandiere. Plus il se rendoit ridicule, plus j'avois de mépris pour luy. Mais comme dans le Mariage on cherche ordinairement plus le bien que la personne ; bien loin de luy faire connoître ce qui se passoit dans mon cœur, je flatay sa folie. Le vent qui avoit été pendant plus de quinze jours Sudouest, tourna enfin tout d'un coup, & devint Nordouest, & par consequent tel que nous pouvions le souhaitter. Nous ne perdîmes point l'occasion ;

Nous nous embarquâmes, & mîmes à la voile. Lorſque nous fûmes entrez dans la Manche, il changea un peu, & devint Nordeſt, ce qui nous empéchât d'aborder à Bordeaux. Il nous fallut gagner les Coſtes de Bretagne, & nous allâmes moüiller à Breſt. Durand y fit mettre à terre ſes Marchandiſes, & les vendit en peu de temps: Il prit avec moy le chemin de Paris, dans le deſſein de m'épouſer. En paſſant auprés de Nantes, nous vîmes un Château, qui appartenoit au Marquis de Mollac Gouverneur de la Ville; je le luy montray, & luy dis que ce n'étoit rien en comparaiſon de celuy de mon Pere: ce qui

fut encore un nouveau charme pour luy. De quelque passion qu'il fût piqué, il avoit toûjours le caractere de Marchand, & étoit bien aise d'apprendre que j'eusse des biens proportionnez à ma naissance.

Quand nous fûmes arrivez à Paris, je ne voulus pas aller loger à aucun des quartiers où j'avois demeuré dans mes autres voyages, de peur que quelqu'un ne dit quelque chose à mon Hollandois qui le dégoûtât de moy. Je choisis le Marais, comme un quartier moins frequenté, & je fus quelque temps en repos. Durand se fit Catholique : on publia nos bancs, & il me fit un present con-

ſiderable, en Pierreries, en bas de ſoye, en gands, & en rubans. Enfin nos affaires é oient ſi avancées, que nous avions déja pris jour pour nous marier, lorſque par malheur pour moy, il alla ſeul à la Comedie Italienne. On repreſentoit ce jour-là le Marchand dupé; c'étoit la premiere Piéce que cette Troupe avoit donnée depuis la mort d'Arlequin. Durand y étoit allé d'aſſés bonne heure au Parterre, & s'étoit aſſis ſur les bancs avant qu'on commençât. Il ſe trouva par malheur auprés de Gurich, avec lequel il s'entretint; il fit tomber la converſation ſur le ſujet de la Piéce dont ils attendoient la repreſen-

tation. Il crut que les Italiens avoient dessein de le joüer dans cette Comedie, & luy contant l'avanture de Madame d'Auvergne. Il ne put faire cette narration sans parler de moy ; il éveilla entierement la curiosité du Hollandois, qui luy fit diverses questions, & l'engagea insensiblement à luy compter la Piéce que j'avois joüée à Elisimonde & à luy. Durand ne fit aucun semblant de me connoître ; il demanda seulement à Gunich son logis, disant qu'il vouloit luy aller rendre visite, & l'Allemand le luy apprit sans aucun mistere. Lorsque Durand fut de retour à la Chambre garnie où

nous logions, il ne me témoigna aucun refroidissement, & ne me dit pas un mot de tout ce qu'il avoit apris de moy, quoy qu'il fut bien resolu de me quitter, & de n'achever pas nôtre Mariage. Le lendemain il prit adroitement les Bijoux, les Habits, & toutes les autres choses qu'il m'avoit données sans que je m'en apperçeusse; les fit emporter, & alla loger dans un autre Quartier. Je fus bien étonnée quand je vis qu'il ne paroissoit point; & encore plus, lors qu'il ne revint point coucher. Je m'en informay de l'Hôtesse, qui m'apprit qu'il luy avoit payé le mois de la Chambre, & qu'il avoit fait

emporter ſes hardes & les miennes. Ie ſuis naturellement vindicative ; ſi je l'avois tenu, je me ſerois bien vangée du tour qu'il m'avoit joüé : Mais par malheur je ne ſçavois où le prendre. Tout ce que je pus faire en cette occaſion, fut d'en rendre ma Plainte au Commiſſaire Gorillon, qui eſt le Commiſſaire du Quartier, & d'en faire informer. La preuve du vol (car j'appellois ainſi l'enlevement de ce qu'il m'avoit donné) fut bien-toſt faite, & j'obtins decret de priſe de Corps contre luy. La difficulté étoit de le trouver pour le mettre en Priſon. Je crus en venir à bout, en m'adreſſant à Deſgrés,

qui découvre les choſes les plus cachées : Mais Madame, admirez mon malheur ; le même Deſgrés étoit chargé d'un ordre du Roy pour m'arréter ; & ainſi quand je luy portay le Decret, aprés en avoir fait la lecture, & m'être fait connoître pour qui j'étois, il me pria d'attendre un moment, envoya cependant chercher du monde, & me conduiſit moy-même au Grand-Châtelet, où Gurich me fit quelques jours aprés écroüer à la Requête de ſon Oncle. Durand qui fut averty de ma detention, & du Decret que j'avois obtenu contre luy, pour m'embaraſſer davantage, & m'ôter les moyens de luy

nuire, rechercha toute ma vie. Il apprit que j'avois été condamnée à une peine afflictive par le Lieutenant Criminel de Soissons. Il fit lever la Sentence, & la porta à Monsieur Defita Lieutenant Criminel du Châtelet, qui sur ce fondement jugea la Competence, & ordonna que mon Procés me seroit fait prevôtablement. Jugez de mon embaras : J'étois Prisonniére avec peu d'argent, sans amis, & sans Patron : Mais enfin la Divine Providence m'en fit trouver dans la Prison. J'y fis connoissance avec un jeune homme qui avoit été arrêté pour une affaire de peu de consequence. Il avoit beaucoup

de parens dans la Robe, & me promit de me ſervir quand il ſeroit en liberté. Il ſortit peu de jours aprés, & me tint parole. Je pourſuivis par luy Arreſt au Grand Conſeil, en caſſation de la Sentence du Lieutenant Criminel qui jugeoit la Competence : L'affaire fut plaidée pendant pluſieurs Audiences avec beaucoup d'Eloquence de part & d'autre: Et enfin je gagnay mon Procés, & je fus renvoyée devant le Lieutenant Criminel, ſauf l'Appel au Parlement.

Les Procedures ſont ſi longues en France, que j'eus le loiſir d'exercer ma patience ; & ma ſeule conſolation

étoit de voir que je n'étois pas ſeule malheureuſe. On amenoit tous les jours quelque nouveau venu, qui venoit partager avec moy les chagrins de la priſon.

Il y a environ quatre jours que j'y vis arriver un homme de fort bonne mine, fort propre, & penetré d'une vive douleur. Il s'aſſit auprés de moy ; & voyant que j'étois ſeule avec luy dans la Sale, parceque les autres perſonnes de la priſon s'étoient retirées chacun dans leur Chambre, il rompit le ſilence, & m'adreſſant la parole: Vous aurez ſans doute mauvaiſe opinion, Madame, de mon courage, & vous croirez que ma conſterna-

tion vient de la crainte de la mort ? Mais helas ce n'est par ce qui me regarde, qui me donne de l'inquietude: Je viens de tuër un de mes laquais, & il meritoit la mort; & je ne doute pas que les Juges n'excusent ce qu'un juste ressentiment m'a fait faire; mais sa perfidie laisse une des plus aymables femmes du Royaume exposée aux emportemens d'un Mary jaloux & brutal. Je tâchay de le consoler, & luy dis que s'il vouloit bien me faire confidence de tout ce qui luy étoit arrivé, que nous pourions trouver les moyens d'arrêter les malheurs qu'il craignoit. Je luy parlay avec tant de franchise, qu'il crût

pouvoir ſans rien hazarder m'ouvrir ſon cœur : ce qu'il fit de cette maniere. On m'appelle Marſaut, pourſuivit-il, mon Pere qui n'étoit pas d'une naiſſance fort illuſtre, m'avoit laiſſé en mourant des biens aſſés conſiderables, pour vivre commodement ; & j'avois toûjours un Equipage aſſés propre. J'avois dés le College lié une amitié particuliere avec un jeune homme de mon âge. Il étoit homme de compagnie ; il aymoit tous les plaiſirs ; il ſe maria d'aſſés bonne heure avec une fille bien faite, vertueuſe, & qui avoit du bien conſiderablement. Comme j'étois le meilleur amy de Milleres, il me

pria de ſa nôce, & recommanda à ſa femme de me regarder comme un autre luy même, à quoy elle obeït, ſans neanmoins prendre avec moy aucun engagement contraire à ſon devoir. Madame de Milleres étoit une femme fort retirée : Elle n'aimoit ny le jeu, ny la Comedie, ny l'Opera, & ne voyoit que moy d'hommes, à la reſerve de ſes Parens. L'amitié qu'elle avoit pour ſon Mary m'avoit donné tant d'eſtime pour elle, que je quittois ſouvent des Parties agreables pour paſſer les aprés-dînez entieres ſeul avec elle. Bien loin d'y parler d'amour, nous y deteſtions les femmes qui violoient la foy conjugale.

Milleres n'en jugea pas ainsi; Et comme il avoit été assés avant dans le commerce des femmes, il ne put croire qu'on pût avoir de si longs & de si frequents tête-à-tête avec une belle personne sans l'aimer, le luy dire, & s'en faire aymer. Il en témoigna quelque chose à Madame de Milleres, qui luy offrit sans balancer de cesser de me voir, s'il le desiroit. Milleres témoigna être content de la soûmission de sa femme, luy protesta que ses soupçons jaloux étoient dissipez, & ne luy en parla plus. Madame de Milleres eut sujet pendant quelque temps d'être contente; & l'intelligence fut toute entiere dans

son Mariage : Mais enfin lorsque Monsieur de Milleres avoit le plus de sujet d'être content d'elle, il devint sensible pour une Dame qui étoit la meilleure amie de sa femme. On l'appelloit Madame Vignon ; cette Dame essaya de faire revenir Milleres de ses égaremens, sans en rien témoigner à son amie : Mais enfin lors qu'elle vit que sa folle passion croissoit par la resistance, elle en fit confidence à Madame de Milleres, qui d'abord ne s'en allarma point. Cependant lors qu'elle vit que son Epoux ne revenoit pas de ses égaremens, elle s'étonna de ses caprices, & le trouva d'autant plus coûpable, qu'il aymoit

aymoit ſans eſperance. Elle me communiqua ſes chagrins : Mais convaincuë de l'injuſtice de Milleres, & enfin ſa mauvaiſe conduite ayant fait ceſſer les égards qui nous retenoient, nous nous aymâmes. Nôtre commerce dura pendant deux ans ſans que Milleres en eût le moindre ſoupçon. Je ne ſçay ſi Madame Vignon s'étoit radoucie pour luy, ou s'il avoit porté ailleurs ſes vœux avec plus de ſuccés : Mais enfin il laiſſa ſa femme en repos. J'avois pris un Laquais adroit, qui portoit nos Billets avec aſſez de fidelité, & j'aurois ſujet de m'en louër, s'il n'avoit tâché de ſe payer de ſes pei-

nes, d'une maniere qui ne m'accommodoit pas. Il avoit fait faire une fausse clef de mon Cabinet, où il entroit souvent, & me prenoit de l'argent sans que je m'en apperçusse. Comme cet argent ne luy coûtoit rien, il le dépensoit avec facilité, se mettoit propre, & faisoit souvent de grands festins avec les Valets de Madame de Milleres. Il devint amoureux de sa femme de Chambre; & pour l'obliger à l'écouter plus favorablement, il luy montra une bourse, dans laquelle il y avoit plus de trente Pistoles. Cette fille qui étoit sage en avertit sa Maîtresse, qui me dit d'y prendre garde. Dés que je

fus de retour chez moy, j'allay à mon Cabinet, où je comptay mon argent, & je vis qu'on m'en avoit beaucoup pris. J'envoyay sur le champ chercher un Serrurier, & je fis changer les gardes pour empécher que ce fripon ne continuât son commerce. Il étoit allé chez Madame de Milleres, qui luy avoit donné une Lettre pour moy, & revint au logis pour me l'apporter. Il me trouva sorty, & voulut aller à mon Cabinet pour y prendre de l'argent à son ordinaire; mais il fut bien étonné de voir que sa Clef ne tournoit plus. Il se douta bien qu'il étoit découvert; & pour se vanger en même temps de

Madame de Milleres & de moy, il porta la Lettre à son jaloux, qui aprés l'avoir leuë, crut qu'il nous devoit faire perir l'un & l'autre. J'avois passé chez Mad. de Milleres, qui m'avoit dit avoir donné une Lettre pour moy à mon Laquais. Dés que j'entray, ce traître vint me demander son congé; & comme il se sentoit coûpable, il se fit accompagner par mon Cocher & par ma Cuisiniére. Je les éloignay tous deux sous divers pretextes; & quand je fus seul avec mon Laquais, je luy demanday la Lettre de Madame de Milleres. Il demeura interdit; & comme je me doutay bien qu'il en avoit fait

un mauvais usage, je luy reprochay ses friponneries : Il me répondit insolemment, ce que je ne pus souffrir, & je mis l'épée à la main pour le fraper. Il tira en même temps de sa poche un Pistolet qui fit faux feu sur moy ; alors la patience m'échapa, & je le perçay de mon épée ; je sortis pour aller rendre ma Plainte au Commissaire Huot, & laissay ma Cuisiniere seule dans ma Maison. Un de ces Parasites, dont ceux qui ont un peu de bien sont ordinairement incommodes, vint pour dîner avec moy, dans le temps que je sortis de mon logis, & apprit de ma servante, que j'avois tué mon Laquais, & que j'étois

allé chez le Commiſſaire Huot. Il courut aprés moy, & y arriva dans le temps que je commençois de faire ma Plainte, & luy dit à l'oreille la derniere Cataſtrophe. Le Commiſſaire Huot envoya incontinent ſon Clerc chez un de ſes Confreres, pour l'avertir de ſe trouver à mon logis avec des Archers; & enſuite feignant d'entrer dans les juſtes raiſons de mon emportement, il me perſuada de retourner chez moy, où nous ſerions plus commodement pour dreſſer ma Plainte. Je le crus: mais à peine fus-je entré, que l'autre Commiſſaire & les Archers ſe ſaiſirent de ma perſonne, & me menerent au

Châtelet. Jugez de mon embaras, poursuivit Marsaut, aprés avoir achevé sa narration; me voilà Prisonnier, & je laisse Madame de Milleres exposée à la brutalité de son Epoux.

J'essayay de le consoler, & luy dis que le veritable moyen de garantir Madame de Milleres de l'insulte qu'il craignoit, étoit de persuader à son jaloux, que cette Lettre s'adressoit à moy. Pendant que nous raisonnions sur cet expedient, une femme bien faite entra & s'aprocha de luy; je me retiray pour les laisser en liberté de s'entretenir: Mais aprés qu'ils eurent parlé quelque temps tout bas, ils m'ap-

pellerent. Marsaut me dit, que c'étoit Madame de Milleres ; & elle me remercia du service que je voulois bien lud rendre. Aprés avoir bien discuté cette affaire, nous convînmes que Madame de Milleres m'écriroit une vingtaine de Lettres, avec des circonstances qui ne pouvoient convenir qu'à moy. Je luy fis en même temps donner du papier & de l'encre : Et comme elle a l'esprit fort vif, elle eut bien-tôt executé ce qui avoit été resolu ; & aprés cela nous les chiffonâmes, & nous les chiffonâmes, & nous les passâmes sur la fumée, afin qu'elles parussent vieilles. Elle me les laissa ; & aprés m'avoir

dit,

dit, qu'elle me confioit ſon honneur & ſa vie, & qu'elle ne perdroit jamais le ſouvenir de ce bon Office, elle s'en retourna chez elle, où elle trouva ſon jaloux qui l'attendoit impatiemment. Il luy fit d'abord mille reproches outrageans, & luy repreſenta la Lettre que le Laquais de Marſaut luy avoit donnée, croyant la convaincre. Elle l'écouta paiſiblement ſans l'interrompre; & quand il eut un peu evaporé ſa bile, elle luy dit aſſés froidement, qu'il etoit vray qu'elle avoit écrit cette Lettre, mais qu'elle s'adreſſoit à une fille. Milleres ne luy répondit d'a-

bord que par un soûris malicieux ; & sa femme sans se mouvoir, luy dit qu'elle avoit jugé plus favorablement de ses intentions, quand il avoit rendu ses soins à Madame Vignon, qu'il ne faisoit des siennes en cette occasion ; & que bien qu'elle dût le laisser dans son erreur, pour le punir de son injustice, elle vouloit bien le desabuser. Enfin elle joüa si bien son rôlle, qu'elle le reduisit au point de douter d'une chose qu'il avoit cruë certaine jusqu'àlors. Elle le fit ensuite monter en Carosse, & ils vinrent ensemble me trouver au Châtelet. Il me demanda si je connoissois sa femme, & si

nous avions eu commerce de Lettres. Je fis d'abord quelque difficulté de l'avoüer, & n'en convins qu'aprés que Madame de Milleres m'eût dit qu'il n'en falloit pas faire un mystere, & qu'elle avoit découvert ce commerce innocent à son Epoux. Il demanda à voir ces Lettres; je luy donnay la Clef d'une petite Cassette, où il les trouva avec d'autres papiers. Tout cela parut si naturel, & si peu concerté, qu'il perdit tous ses soupçons. Voilà comment j'ay tiré ces deux Amans d'un assés grand embaras. Ie ne sçay si Marsaut sortira aussi heureusement de l'affaire qui a causé sa prison;

si la vente étoit connuë, je ne doute pas que son crime ne fut jugé digne de pardon; mais comme luy & son Laquais étoient seuls, & que personne n'entendit le coup de pistolet, je ne sçay comment il pourra prouver son innocence. Pour moy j'ay fait une connoissance dans la Prison: Un jeune homme bien fait, & qui a raisonnablement du bien, demande à m'épouser, & sur ce fondement sollicite ma liberté; & si ses sollicitations ont le succés que nous en attendons, je prendray la liberté, Madame, de vous en informer & de vous mander la naissance de sa passion. Cependant je vous

prie de me croire : Vôtre tres-humble, & tres-obeïssante Servante,

MAGDELEINE DELFOSSES.

FIN.



De l'Imprimerie de JACQUES LANGLOIS, Imprimeur ordinaire du Roy.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy donné à Paris le 10. jour de Juin 1695. Signé par le Roy en son Conseil GAMART, & scellé : Il est permis à Claude Barbin, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur ou Libraire quil luy plaira, un Livre intitulé, LA VIE DE MAD. DELFOSSES, OU LE CHEVALIER BALTAZARD, pendant le temps & espace de six années, avec défenses à tous autres de l'imprimer, ou faire imprimer pendant ledit temps, sur les peines, & ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 17. May 1695.
Signé; P. AUBOÜIN Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 8. Juin 1695.





